
U d'/of OTTAWA
39003002162054

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 44.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME X.



A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A la Librairie Stéréotype, rue Hautefeuille.

1822.

LA MÉTROMANIE,

OU

LE POËTE,

COMÉDIE,

PAR PIRON,

Représentée, pour la première fois, le 10 janvier 1738.

PERSONNAGES.

DAMIS, poëte.
M. BALIVEAU, oncle de Damis.
LUCILE.
M. FRANCALEU, père de Lucile.
DORANTE, amant de Lucile.
LISETTE.
MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de campagne aux environs de Paris.

LA MÉTROMANIE,
OU
LE POËTE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper si vite :
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Jouez-vous chez vous la comédie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice ?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici, chaque mot me le prouve :
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre : non.
Car selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'alonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès :
D'état il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire :
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire :
Qui va, vient, veille, sue, et se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien.
Du reste, rassemblant dans sa seule personne
Tous les originaux qu'au théâtre on nous donne,
Misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrait... ce dernier-ci le désigne le mieux :
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles,
Qu'il est dans quelque allée, à bayer aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente... on a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes ?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien :
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe; et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche. Il est à rêver là bas, dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient, et je crains les caquets.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

DORANTE ici! Dorante!

DORANTE.

Ah Lisette! ah ma belle!
Que je t'embrasse! hé bien! dis-moi donc la nouvelle;
Félicite-moi donc. Quel plaisir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour!
De la chose avant moi tu dois être avertie :
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?
Que je vais... Que je puis... Conçois-tu?.. Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes !
Y pensez-vous, d'oser venir comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès...

DORANTE.

Bon ! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près ?
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manège,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh ! je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfant : je suis opiniâtre :
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement, (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point ; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce ;
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre père ose en appeler ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis de grâce : et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un père ?
Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

DORANTE.

Je l'espère.

LISETTE.

Moi, je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle ?

DORANTE.

Ah ! laisse là ta peur :
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement ;

Une idole du nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle;
Et sans agir, sentir, craindre ni désirer.
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime! Elle avoir une intrigue!
Y pensez-vous, monsieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés,
Que votre ami compose et que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle,
Que ces vers sont de vous et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi! Mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien! je mentirai; mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime!
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître:
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non! vous dis-je, non; vous auriez tout gâté:
L'indifférence incline à la sévérité.
Il a fallu d'abord préparer toutes choses;
De l'empire amoureux lui déplier les roses;

L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir,
Surtout quand un amour qui n'est plus guère en vogue,
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,
Ou, tout le jour, assis aux pieds de leurs bergères,
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore;
Damis se lève exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis!

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empyrée?

DORANTE.

Oui; son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée;
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah soit ! je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt, tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille :
Le père qui les aime, encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

LISETTE.

La fureur du théâtre en est une à lui dire.
Désirez de jouer avec nous. Justement
Quelques acteurs nous font faux bond en ce moment....

DORANTE.

Oui-dà, je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire,
Il s'agit de cela maintenant : après quoi...

DORANTE.

Voici notre poëte. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non ! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici :
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue ; elle est faite.

DORANTE.

Eh ! n'allons pas si vite.

DAMIS.

Oh ! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons, je vous demande...

DAMIS.

Oui. Du noble et du tendre.

DORANTE, *perdant patience.*

Non ! du tranquille.

DAMIS.

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh ! j'en jugerois mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre... Écoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage !

DAMIS.

Daphnis et l'Écho; dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'écho, l'homme et l'églogue !

DAMIS *récite d'un ton composé.*

Écho que je retrouve en ce bocage épais...

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix ! dit l'écho : paix, dis-je ! une bonne fois, paix !
Sinon...

DAMIS.

Comment, monsieur ? Quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode ? épître ? cantate ?

DORANTE.

Aïe !

DAMIS.

Élégie ?

DORANTE.

Eh bien ?

DAMIS.

Portrait ? Sonnet ? Bouquet ? Triolet ? Ballet ?

DORANTE.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire ;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS.

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez eue ;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer ;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah ! vous aimez ?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'allumer ;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE, *à part.*

(*Haut.*)

Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère ?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère ;
Que le nom de la mienne en puissse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, *bas.*

(Haut.)

Ah ! c'est Lucile ! Oh çà ?
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

(A part.)

A qui tient-il ? Son froid me tue.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient ?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE, *bas.*

(*Haut.*)

C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE, *bas.*

De son goût pour les vers! mon infortune est sûre:
Mais n'importe : feignons et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient ces *a parté?*

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez, me voilà prêt : que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami, ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.

C'est un fort galant homme, excellent caractère;
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père:
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, autant qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie, abonde;
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde;
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit;
Grimace! l'auteur perce; il les lit, les relit;
Prétend qu'ils fassent rire; et pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient! je veux lasser votre homme,
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais:
Et je m'y plairois fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma pièce au diable et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

M. FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé : l'autre aux eaux ; l'autre mort :
C'est bien prendre son temps.

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille ;
A grands frais je convoque amis, parents, famille ;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant ;
Et nous fermons. Le trait n'est-il pas régalant ?

DAMIS, *froidement.*

Certes les trois sujets étoient bons ; c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité ! savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois, monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine ;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Et l'amant ?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, *à M. Francaleu.*

Monsieur, vous me voyez tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au dessus encor de la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité,
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été;
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre garçon meurt, meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout près d'épouser.

DORANTE, *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune:
Et je sens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.

Bon, tant mieux! vous voilà selon notre désir.
Venez, et, croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(Il sort avec Dorante.)

DAMIS *seul.*

J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte;
Mais grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

M. FRANCALEU, *revenant vers Damis comme pour lui confier un secret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

(Il rentre dans la maison.)

SCÈNE V.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet-apens?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue et l'achève et le serre.
Partons.

SCÈNE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une lettre à Damis,*

Ah! grâce au ciel! enfin je vous déterre.
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues;
Que cherchant quelque rime et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Cloud.

DAMIS, *à part, en resserrant la lettre qu'il a lue.*

Oh, oh! bon gré, malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc, monsieur; ma foi, prenez-y garde.
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être :
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connoître;
Et dans ce vaste enclos, que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute; comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui; j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères;
Et, parmi ces messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc?

DAMIS.

De l'Empyrée,
Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empyrée? oui-dà! N'ayant, sous l'horizon,
Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien :
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici bas, souffre qu'on l'accompagne!

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connoissois peu.
C'est lui qui me présente; et dupe du manège,
Je sers de passe-port au fat qui me protège.
On tenoit table encore : on se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens : j'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres.
J'ai le vol si rapide, et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les cieux :
Et c'est là qu'à grands cris, je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule, en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante et bois; le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance? soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Eh quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend,
Qui, du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie;
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici.

Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déja que vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,
Que celles qu'il craignoit, et que dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, *licences poétiques.*
Ah! monsieur, redoutez son indignation!
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.

DAMIS, *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, *secouant la tête.*

Bon! de l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.

Vous avez les plaisirs, et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute et qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie;
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste;
Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste,
Tirez-vous-en vous seul, et voyons une fois...

DAMIS, *lui tendant une seconde fois le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois.
Entends-tu?

MONDOR, *refusant encore de le prendre.*

Trouvez bon aussi que je revienne,
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR.

Eh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR.

Les paierez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! Seroit-il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déja sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A ma lingère? A l'hôte? Au perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A la pension?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *reculant, avec de profondes révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur ..

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse..

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui : je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect;
Mais le passé rendoit l'avenir très suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers,
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille,
Je concourrai partout : partout ferai merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer;
Rouen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingère; et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute; et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le théâtre François donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue: en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami! que pour moi, ce grand jour a d'appas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette fille unique, après, qu'espérez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc? Mondor.

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi, tu n'es pas sage : eh quoi? tu te révoltes
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes.
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons, en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déja le paiement est certain.
Ce soir, une partie; et l'autre, après-demain.
Je réussis : j'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente.
Vois naître tour à tour de nos feux triomphants,
Des pièces de théâtre, et de rares enfants.
Les aiglons généreux et dignes de leurs races,
A peine encore éclos voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an.
Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme,
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme;

Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée, une autre dans la tête,
Une où je joue, une autre à lire toute prête :
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps perdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau.
Embrassons-nous encore; et que tout de nouveau
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date.
Convenez-en, pendant l'intervalle écoulé,
La parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout; joueur, amant, convive;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers:
J'en fais même, comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers!

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poete à la douzaine,

Mais en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle agaçant le lecteur,
De tel qui m'eût raillé, fait mon adorateur.

M. BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis, morbleu! tant pis! Bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est. Mais le benêt s'abuse,
Jusque-là qu'il me nomme une dixième muse;
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi j'ai par un sonnet riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable.
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous poëte! eh bon Dieu! depuis quand? Vous!

M. FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne saurois vous dire au juste le quantième.

Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva :
Et j'avois cinquante ans, quand cela m'arriva.
Enfin je veux, chez moi, que tout chante et tout rie.
L'âge avance : et le goût, avec l'âge, varie.
Je ne saurois fixer le temps ni les désirs ;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Nous jouons une pièce aujourd'hui très plaisante.
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente.*
Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui de moi ne feroit chez vous qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encore?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance.
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel,
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte?),
Il est depuis cinq ans à Paris ; de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas.
Vagabond, dérangé, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connoissant personne et vous sachant ici,
Je venois...

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grand merci.

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon?

M. FRANCALEU.

Oui; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

M. BALIVEAU.

Soit; mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur.

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

M. BALIVEAU.

Tel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Eh fi! que dirait-on?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

M. BALIVEAU.

Un capitoul!

M. FRANCALEU.

Eh bien?

M. BALIVEAU.

La gravité!

M. FRANCALEU.

Sottise!

M. BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs!

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU, *lui donnant le rôle.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi? je serois venu...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc...

M. FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garant ;
Demain, l'on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On saura bien l'avoir après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il est temps de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là, gesticulant et braillant tout le soûl,
Faire un apprentissage en vérité bien fou.

SCÈNE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle, et toi, Lisette, es-tu contente ?
Tu voulois un beau rôle ; et tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux ;
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille : j'aurai son geste et son maintien ;

Et je prétends si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle;
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, monsieur, excusez; mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.

M. FRANCALEU.

L'indolence, en effet, laisse tout ignorer:
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer?
Le danger vole autour de la simple colombe;
Et sans lumière, enfin, le moyen qu'on ne tombe?
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé :
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente:
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur,
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse;
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poëte?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Eh bien ! j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux. C'est passe-temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,
Le mérite, une fois, aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très bien
Sur tel qui, sur une autre, auroit fixé le sien;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCÈNE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous?

(Dorante redouble ici d'attention.)

M. FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis; il est fort amoureux.

Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être sûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non. J'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé? Tout des mieux; j'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace!
Quoi? tu peux, sans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maitre.

DORANTE.

Il est bon là !

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grâce, fais-moi voir...

LISETTE.

Oh ! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve, en mon chemin, monsieur de l'Empyrée.
Il aime ; il a su plaire : oui, je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son appui :
Mais sans voir ta maîtresse, il osoit tout écrire ;
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire ;
Et ta bouche infidèle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poëte ?

DORANTE.

Oui, perfide !

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ?
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
Et quand enfin... Allez ! je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore! à quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair; à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes:
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant;
Et le goût le plus vif, pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile?

LISETTE.

Oh que non! L'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde, en duègne sévère.

DORANTE.

Eh bien! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler devant moi.

DORANTE.

Oh! c'est aussi trop loin pousser la patience!

LISETTE.

Dans un quart-d'heure, au plus, je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là bas;

Tenez. Dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc. Laissez nous.

DORANTE.

Quel supplice!

LISETTE.

Désirez-vous, ou non, qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'est à regret!

(Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que par un geste impérieux Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.)

SCÈNE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galants le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi? sans yeux pour eux tous! On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déja fait?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir ni ne le connois même.
Mon père le désigne, il défend que je l'aime:
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh non!

LUCILE.

Mais, devoit-il, sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur,
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber;
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

LISETTE.

C'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle. Point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu? c'est là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et sûre de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous m'avez lu,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi? ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! Quelle délicatesse!
De plaisir et de jeux quel mélange amusant!
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire, et plaît sans doute à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre! Mais j'y songe : et s'il étoit la vôtre?
Vous riez : et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.

Oui ; je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empyrée approche, un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;
Et mon âme jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, *seule.*

Bon ! ce préliminaire est, je crois, suffisant ;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCÈNE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici ? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis. Donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître ? Ah ! tout beau ! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE.

La belle avance!

MONDOR.

Écoute.

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le temps.

(Lisette s'échappe, et Mondor la suit.)

SCÈNE VII.

DAMIS, *le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue! oui, céleste Bretonne!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
J'abandonnois ces lieux, et volois où vous êtes.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendants l'on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut: l'univers le saura.

(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savoit là? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutois? Eh bien! raille, blâme, conteste:
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois; je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,
Je ne me repaissois que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon dieu! pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.
De ma muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,
Comme, à l'Observatoire, un savant sait les cieux;
Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami! va, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des muses
Est un astre, vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphère est au dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence;
Et par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage:
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu;
Et de grâce, en françois mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille;
Élégance, fraîcheur, et beauté sans pareille;
Taille de nymphe....

MONDOR.

Après? je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu! je le crois bien, puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez?

DAMIS.

Très fort.

MONDOR.

D'honneur?

DAMIS.

A la folie!

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie!

DAMIS.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté,
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente.
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit bergère et nymphe tour à tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve;
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide,
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.

Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable, enfin, je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah ! que j'ai bien, pour elle, exercé mon génie !
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom !

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naissance et le rang de la dame,
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçu ?
Elle-même, elle étoit aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espèce,
Pourroit prendre son vol bien par-delà l'altesse.

DAMIS.

N'en doute pas ; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons, que fait ce que nous sommes ?
L'astre du jour se lève : il luit pour tous les hommes ;
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon, rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais ;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux ! à l'autre

DAMIS.

Hélas ! en ce moment encore,
Je revois son image : et mon esprit l'adore.

Pour la dernière fois, tu me fais soupirer,
Divinité chérie ! il faut nous séparer.
Plus de commerce ; adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage !
L'union étoit belle : et que répond l'image ?

DAMIS.

De mon cœur attendri, pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose :
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit !

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers : et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS, *souriant.*

Les ducats !

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort : mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

MONDOR.

Le bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon homme?

MONDOR.

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! ne voici-t-il pas encor un quiproquo?
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho;
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci; l'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers:

5.

Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part; à quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez?

DAMIS.

Sans doute; pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre?

DAMIS.

Oh! tais-toi, tu m'excèdes!
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui, mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS.

Le messager des dieux, lui-même. Le Mercure.

MONDOR.

Oh oh! bel entrepôt vraiment pour coqueter!

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR *lit.*

SONNET *de mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper en Bretagne, à monsieur cinq étoiles...*

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,

Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui! qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hippocrène à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée!

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit davantage auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, et voyez, en elle, la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.
Aussi-bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déja dans mon cerveau roule un épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure, en paiement du sonnet.
Muse, évertuons-nous; ayons les yeux sans cesse,
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse;

Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons;
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons.
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(Il va s'asseoir à l'écart.)

MONDOR.

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS *à l'écart et sans être vu.*

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentiments,
Que je viens d'appuyer du plus saint des serments,
A tout ce que j'ai craint, madame, à ce que j'ose,
A vos charmes enfin, plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez que j'aime; et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux, pour tout droit, que sa volonté même.
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Ah! si c'est à ce prix qu'il a mis votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais, monsieur, sur ce point, qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire,
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir, près de moi, ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'amants, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déja nommé votre vainqueur?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :
Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *apercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh ! c'est monsieur de l'Empyrée.
Lisons-les lui ces vers : il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste ciel ! ou moi qu'elle a nommé?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence :
Il s'agit d'une idylle, où j'ai quelque intérêt ;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poëtes,
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame, on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez ; et s'il m'arrive

Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.

(Damis lui donne la main qu'elle accepte au moment que Dorante lui présentoit aussi la sienne.)

DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie?
Voyons. Il faut, de près, que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, *seul, et ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
À ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.
(Il les ouvre.)
ÉPITHALAME. Ah! ah! j'en reconnois le maître.
J'y pourrois bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée, en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois : mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle;
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;

Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur,
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé; mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi? qu'elle eût dit : *Monsieur, je suis folle de vous,*
Je voudrois que déja vous fussiez mon époux.
Mais oui; c'est avoir l'âme assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu,
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie;
Elle m'a répondu : (dirai-je, avec douceur?)
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais.
Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence;
C'étoit me démasquer. Sous cape, il en rioit,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit.
Le serois-je en effet? Seroit-ce lui qu'on aime?
Me joueroient-ils tous deux? Me jouerois-tu toi-même

LISETTE.

Les honnêtes soupçons! Rendez grâce, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les ménagements qu'on doit à leur caprice,
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur!
Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'auteur.
Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur, et j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité;
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un autre, dans moi-même.

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poëte étoit encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.

De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule, avec son valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émue?
Réponds.

LISETTE.

Tout doucement; vous prenez trop de soin,
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde!
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant, allons voir (en les feuilletant bien),
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III.

LISETTE, *seule.*

M'ÉPIER! Doucement! Ce seroit une chaine.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah! c'est peu d'être injuste; il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Qu'AS-TU donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble, chez moi,
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante et qu'il brûle d'entendre.
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empyrée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh bien, bien! Double joie, en ce cas, pour le nôtre!
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre;
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire; et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.

Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi donc sitôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi...

SCÈNE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

Ah! c'est vous? Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnements que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai; débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talents à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux
De la force du charme entraîné comme nous.

J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles;
Nos palais devenir des salles de spectacles;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton;
Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils, s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde.
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déja fait.

M. FRANCALEU, *appelant ses valets.*

Hola hée!

Que l'on aille chercher monsieur de l'Empyrée.

(A M. Baliveau.)

Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues;
Car c'est l'esprit du rôle : et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;

Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable; et j'espère...

SCÈNE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

MONSIEUR, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle; allons, concertez-vous un peu;
Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.
(A M. Baliveau, voyant son profond étonnement.)
Comment diable! à merveille! à miracle! courage!
On ne sauroit jouer mieux que vous du visage.
(A Damis.)
Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc; aussi-bien je fais languir quelqu'un.
(A Damis.)
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.
(Frappant sur l'épaule de Baliveau.)
Bravo! bravo! bravo!

SCÈNE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU, *à part.*

Le sot évènement !

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous ? Et vous êtes des nôtres !
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint !

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Est-ce vous qui parlez ? ou si c'est votre rôle ?

M. BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris ?
Qu'a produit un séjour de si longue durée ?
Que veut dire ce nom : Monsieur de l'Empyrée ?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu ?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire ;
Et que de nos débats le public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin ! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit !
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité ;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaîment.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

M. BALIVEAU.

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un père....

M. BALIVEAU.

Eh oui, bourreau ! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père ;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu ? Qu'ont servi tous mes soins ?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance ;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits ;
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire ;
Et chercher la fortune au temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,

Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh! malheureux! crois-moi : fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, et fais choix d'un état,
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise;
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau!

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile.
Sur la gloire et le gain établir sa maison
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome.
Lieux propres autrefois à produire un grand homme;
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte, et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,

Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire;
Et primer dans un art, plus au dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit!
Le vice impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds la vertu, si précieuse aux hommes.
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juge, mon siècle et la postérité.

M. BALIVEAU.

Eh bien! porte plus haut ton espoir et tes vues.
A ces beaux sentiments les dignités sont dues.
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
Ne préfèrera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent;
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!

Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez;
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu me confond:
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des héros de toutes les espèces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constants,
Et leurs noms et le mien, des injures du temps.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre:
On m'ignore; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étoient déja fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie! et dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Eh bien! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols, qu'ils nous ont faits d'avance.

Mais le remède est simple : il faut faire comme eux ;
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source, où puise un beau délire,
A la postérité ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi ;
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

M. BALIVEAU.

Va ! malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte !
A qui veut s'égarer, la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordants, sur les quais, sont semés.
Déja dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu, sur leur scène, avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli.

DAMIS.

Que peut, contre le roc, une vague animée ?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée ?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna ;

Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien! tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;
Que, de ton vivant même, on admire tes vers;
Tremble, et vois sous tes pas mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? par mes écrits.
Je veux que la vertu, plus que l'esprit, y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce;
Je suis un malheureux, mon oncle me renonce.
Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.

J'espère triompher avant la fin du jour :
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

M. BALIVEAU.

Quoi? vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle,
Que, ce soir, aux François, l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon ami vous soyez le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine,
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi, quelque temps, jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.

(*A part.*)
A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu! qu'entre quatre murailles.

SCÈNE VIII.

DAMIS, *seul.*

Il ne veut m'avouer qu'après l'évènement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr : du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, seroit des plus complètes.
Tout à l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah! je suis ruiné! J'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces commencées,
Caractères, portraits, maximes et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains.
Mais j'ai regret surtout à mon épithalame.
Hélas! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCÈNE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! monsieur, secourez les muses attristées!
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi, cherchons-les, aidons-nous.

DORANTE.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer;
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propose!
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause?

DORANTE.

Eh fi! l'air ingénu sied mal à votre front,
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore...

DORANTE.

Quoi, monsieur, que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révéloit un secret, dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette âme cruelle,
Et du plaisir malin de jouir, avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe;
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs;
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille;
Et je vois...

DORANTE.

Oh! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous rendre.

Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons.

SCÈNE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras et ne le lâchant plus.*

Eh! venez donc, monsieur; depuis une heure
Je vous cherche partout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, monsieur?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers!

M. FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice?

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office?

M. FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

M. FRANCALEU.

Lui!
Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie ! Oui, c'est un envieux,
Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas, à Damis.*

Vous osez m'attester ?

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire ; il ne sauroit mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper ? Mais...

DAMIS, *à M. Francaleu.*

D'autant plus que monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie :
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparoître.
Je vous attends.

(Il s'en va.)

M. FRANCALEU.

Eh quoi! vous n'en voulez pas être?

DORANTE, *à Damis.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,
J'aime : et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison...

SCÈNE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *le retenant.*

Laissez, laissez de grâce!
Il en veut à ma fille; et je serois charmé
Qu'il parvînt à lui plaire et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer, pour moi seul, le fruit de tant de veilles?

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer d'un moment?

M. FRANCALEU.

Non. Qui satisfait tôt, satisfait doublement.

(Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes; Dorante s'évade, et M. Francaleu continue sans s'en apercevoir.)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

(Il déroule son cahier, et lit.)

LA MORT DE BUCÉPHALE.

(Se retournant et ne trouvant plus Dorante.)

Où diable est-il? Comment!
On me fuit? Oh parbleu! ce sera vainement.
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape;
Et bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONDOR, LISETTE, *avec une robe et une coiffure parfaitement semblables à celles de Lucile.*

MONDOR, *qu'elle tire par la manche en regardant derrière elle avec un air inquiet.*

A QUOI bon, dans le parc, ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot?

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait, certe, est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel? qu'est-ce? quoi? quand? qui? L'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille.
Dorante.

MONDOR.

Eh bien, Dorante?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,
Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile ou qu'il m'ait reconnue,
Près de toi l'un vaut l'autre; et surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il pétille,
Il se glisse et nous suit du long de la charmille.
Moi qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferois encor pis, si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux;
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh parbleu! ce n'est pas le foible de mon maître.
Au contraire, il se livre aux gens sans les connoître;
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,

Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenoit en brave cavalier;
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure.
Le bel-esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas : telles gens, tel patron;
Et dès que je le sers, peut-il être un poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas.
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers et contre tous, je protège Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante,

Car étant né poëte au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déja l'aime et l'estime.
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet, à ce père adressé
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils, qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré,
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile, au récit du combat;
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue : et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même, ils se sont entretenus long-temps;
Et s'étoient séparés, l'un de l'autre contents :
Lorsque, dans cet esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Et va couler ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poëte et sa fortune.
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit père et fille à genoux devant lui.

De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps, que l'honneur me reproche.
Adieu : que devant nous tout s'abaisse en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

SCÈNE II.

LISETTE, *seule.*

TELLE gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; et mettons-nous au fait
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.*

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente ;
Vous souffrez qu'il vous parle, et je défends cela :
Tout net ! entendez-vous, ma fille ?

LISETTE, *se retournant, et faisant la révérence*

Oui, mon père.

M. FRANCALEU.

Ah !
C'est toi, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien ! je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?
L'œil du père s'y trompe ; et je conclus d'ici,
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Admirez en effet comme elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t-on ?

M. FRANCALEU.

Tout à l'heure : on s'assemble.
Cependant, va chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(Elle s'en va.)

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

LA coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle ?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis ?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis,
Mais je suis sans rancune ; et ce qui se prépare,
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,

Qui n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le temps, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurois été poëte onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi; cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée; esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque en un mot; et qui me choque au point,
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bon-homme, avec qui vous jouez,
Plaît-il? que vous en semble? excellent! avouez.

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Heim! comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquet.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres ?

DAMIS.

Un fat
Avoueroit que la cour fait de lui quelque état;
Et passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poëte, à la cour, est de bien mince aloi.
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire; on y songe à l'utile:
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi, je n'oserois vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu;
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement.*

Oh ! je le servirai, si ce n'est que cela;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

M. FRANCALEU.

Non, non, laissez, parbleu ! j'admire ma sottise.
(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

M. FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serois très fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que, ce soir, il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon dieu! laissez-moi faire; ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encore.

M. FRANCALEU.

Oh! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme, ce soir, ce soir même, est content?

M. FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.

Mais, monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié,
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête;
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme, un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez? mais je parle en père de famille.

SCÈNE V.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi? la pièce....

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs ni d'auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Désertion totale?

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une pièce nouvelle,
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en suis.

LISETTE.

L'heure presse; et tous ont décampé.
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! à quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre;

Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très sérieux remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empyrée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre, étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole :
Et la pièce nouvelle est un amusement,
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

(Il s'en va.)

DAMIS, *à part.*

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, *à part, ayant examiné Damis attentivement durant le cours de la scène précédente.*

Un peu de hardiesse.
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce.
Faisons qu'il se trahisse ; il en est un moyen.
(Haut.)
Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnoit juste, et votre attente est vaine ;
Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui. Cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoisseur, dont le goût est si fin...

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS, *riant.*

Chez lui! l'auteur! hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours...

DAMIS, *à part.*

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe. Oh! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.

Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit:
Et l'évènement seul toujours le contredit.
(*A Lisette.*)
Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois, et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.
(Elle veut s'en aller.)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

DAMIS.

De grâce!.. Étourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement.

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh! ne me faites pas ce déplaisir sensible.

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante.
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réussissez, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien! en ce cas-là, monsieur, je me tairai.
(Dorante ici paroît au fond du théâtre, d'où il les voit et les écoute.)

DAMIS, *baisant la main de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse et m'en vais le plus content du monde.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, ayant aperçu Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend; le voilà furieux:
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, *sans approcher.*

« Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
« Je vous laisse et m'en vais le plus content du monde. »
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle étoit la promesse et quel est cet espoir.

Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure et presque au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, madame; adieu. Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous, à notre aise, ici la comédie.
Car il va revenir.

(Elle s'assied au devant et à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, se cachant le visage avec son éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE, *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue.*

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé, presqu'au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes:
« Dorante, ou je fléchis mon père, ou de mes jours,
« A l'asile où j'étois, je consacre le cours. »
Quels étoient vos desseins? répondez-moi, cruelle!
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle,
Qui jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et n'en veut perdre aucun?

Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !
Mais, hélas ! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-temps, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole : on ne l'a tantôt que différée ;
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déja tirée ;
J'attaquois de nouveau le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche.
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche,
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé,
Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé.

LISETTE, *effrayée.*

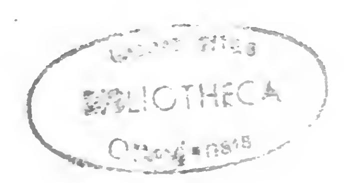
Dorante !

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidèle !
Elle tremble, il est vrai : mais pour qui tremble-t-elle?
N'importe : je l'adore ; écoutons-la. Parlez.
(*Il revient et reste encore à quelque distance d'elle.*)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper :
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah ! Lucile, ai-je pu sitôt perdre le vôtre?
Vous me haïssez !

LISETTE, *avec une voix enfantine et dolente.*

Non.



DORANTE.

Vous en aimez un autre?

LISETTE.

Eh nōn!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Eh bien! je n'en veux plus douter. Ne sais-je pas
Que l'infidélité, surtout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime au fond qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.
(Il s'approche enfin d'elle tout transporté.)
Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE.

Il est vrai.

DORANTE, *se jetant à ses genoux, et lui prenant une main.*

C'est assez. Mon âme satisfaite...

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *au fond du théâtre.*

VEILLÉ-JE ou non? Dorante, aux genoux de Lisette!

LISETTE, *baissant l'éventail et se levant.*

Lui-même, et qui me fait fort joliment sa cour.
On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour.
Songez à bien jouer le rôle que je quitte;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE.

Je croyois en effet, madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre, à ma place, eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devois cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi? Dorante, après mille et mille assurances,
Qui, tout à l'heure encor, passoient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours?
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,

Souffrez qu'on vous instruise ; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre.
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre :
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse ;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Écoutons-nous, de grâce ! Encore un coup, madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix ?...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie ?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?
Vos vers m'en avoient fait tout une autre peinture.
Juste sujet, pour moi, de crainte et de rupture !
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie.
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.

Je ne recueillerois de mes soins les plus doux,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!
Lisette, je t'ai crue, et toi seule tu m'as...

LISETTE, *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte?

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas!
Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes,
Lucile, retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois, pour moi, doit vous parler.
L'amour est défiant, quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassure si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime:
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme !

LUCILE.

Quoi ?..

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon âme,
J'inspirois le poëte, en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenoit foiblement !
Et que le bel esprit est loin du sentiment !
Mais cet art vous amuse ; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû ?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente, et je ne le suis plus ;
Et je sens que, sans vous, je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Trève de beaux discours : il est temps que j'y pense.
De par monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez vous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous : rentrez, madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant ;
Ou déja mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux, du moins, vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et surtout au mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue ; à présent il peut lire,
Je l'écoute, ou plutôt, sans cela, je l'admire ;
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire.

Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chute des pièces?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire? Oui, pour un j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter, pour aller aux François
Sur ce qui s'y jouera faire éclater l'orage.
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller...

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah! j'en serois d'avis, faites le scrupuleux!
Damis ne l'est pas tant, lui; car à votre père,
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager? Et sur quoi?
Les plaisants intérêts pour balancer les vôtres!
Une pièce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déja que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait, rien ne l'arrête:
Il lui donne sa fille; et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir, et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

SCÈNE X.

LISETTE, *seule.*

AH ! ah ! monsieur l'auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens ; vous écrivez sous main ;
Vous avez du manège ; et votre esprit superbe
Croit déja, sous le pied, nous avoir coupé l'herbe !
Un bon coup de sifflet va vous être lâché ;
Et vous savez alors quel est notre marché.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DAMIS, *seul.*

JE ne me connois plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même, enfin, depuis deux heures.
Ma pièce, auparavant, me sembloit des meilleures :
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts,
Du foible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie;
La critique éveillée; une loge endormie;
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur étourdi; l'acteur embarrassé;
Le théâtre distrait; le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche. Je me meurs. Quel métier! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est ce un équivalent aux horreurs où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe.
Où me cacher? Où fuir? Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?

Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserois-je m'offrir,
Moi, misérable auteur, qu'on viendroit de flétrir?
(Il se tait quelque temps, et se promène à grands pas comme un homme extrêmement agité.)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrège au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Eh bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avois donc tort, tantôt, de vous prêcher,
Que lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher?
Voilà, pourtant, voilà la nouveauté... flambée.

DAMIS, *à part, comme un homme bien soulagé.*
(Haut.)

Et mon sort décidé! Je respire. Tombée?

M. FRANCALEU.

Tout à plat.

DAMIS.

Tout à plat!

M. BALIVEAU.

Oh! tout à plat.

DAMIS.

Tant pis!

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

M. BALIVEAU.

Sifflée, et resifflée.

DAMIS.

Et le méritoit-elle?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance.
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce, en effet,
Au tintamarre affreux qu'au parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vu des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.
La pièce étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim, des nuées.
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix là, paix,
J'ai trouvé...

M. BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu! je le maintiens. J'ai trouvé... telle rime...
(A Damis, qui l'écoutoit avidement, et qui ne l'écoute plus.)
Oui, telle rime, digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa rime,

Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice;
Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force eux-même à venir l'admirer.
Le nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage.
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers;
Et pour y triompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poëte.
(A M. Baliveau.)
Vous êtes stupéfait; moi, non, je le répète :
Vivent les grands esprits pour former les grands cœurs!
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs.
(A Damis.)
N'est-ce pas, mon confrère?

SCÈNE III.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor, qui le tire par la basque du justaucorps.*

Eh bien?

MONDOR, *bas, et d'un air consterné.*

Je vous annonce...

DAMIS.

Je sais, je sais. Ma lettre?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous. Je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi,
Je compte vous rejoindre : et laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCÈNE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

Oui : changeons de propos, et laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là !

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois sa marotte est la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une lice ! un nocher !
Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher !
Plaît-il? vous l'entendiez?

M. BALIVEAU.

Moi, non; j'avois en tête
La lettre de cachet, qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

Le jeune homme n'est pas du commun des humains.
Les grands seigneurs déja se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage! Revenons, de grâce, à la promesse,
Dont vous m'avez flatté tantôt pendant la pièce.

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une pièce? Ah! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis; c'est moi qui le promets,
Et je défierois bien la cabale d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlez. Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre?

M. FRANCALEU.

Eh! tranquillisez-vous. Soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir :
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine,
Et tenez, son retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant! qui?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il?

M. FRANCALEU.

Êtes-vous sourd? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur de l'Empyrée?

M. FRANCALEU.

Et qui donc?

M. BALIVEAU.

Quoi? c'est lui
Dont le zèle, pour moi, sollicite aujourd'hui?

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler, pour un mois, parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égarements de votre enfant prodigue.
Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges.

M. FRANCALEU.

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

M. BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu cent fois,
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur.

M. FRANCALEU.

Mais encore, entre amis l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi? lorsque nous tenons...

M. BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien,

Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible?

M. BALIVEAU.

Le voilà. Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise, où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit:
Beau feu, judiciaire; en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor...

M. BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble.
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie,
Et que l'écervelé, qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire en vous trouve un appui?
Il versifiera donc. Le beau genre de vie!
Ne se rendre fameux qu'à force de folie!
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands.
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devroit l'étouffer.
Oui. Comment souffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'État, pour les leurs, pour eux-mêmes?

De la société véritables frelons,
Chacun les y méprise, et craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien; l'œuvre est très méritoire.

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déja vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi, qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez...

M. BALIVEAU.

Apprenez de moi, qu'on ne voit guère
Les honneurs, en ce siècle, accueillir la misère :
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses :
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie?
Soit. A vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins,
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse; il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête,

En véritable ami, dont la réplique est prête:
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que son mérite;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entends-je?

M. FRANCALEU.

Assurément, c'est n'être pas à plaindre;
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre.
Holà! quelqu'un? Vous-même en jugerez ainsi.
(*Au laquais.*)
Que l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.
(*A part.*)
Aussi-bien elle hésite, et rien ne se décide.
(*A M. Baliveau.*)
Qu'est-ce? Vous mollissez? Votre front se déride?
Vous paroissez ému?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait!
Un procédé si noble est-il imaginable?
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir, ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur:
Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore..

SCÈNE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Venez, venez, monsieur. Une autre fois encore
Vous serez à la cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter monsieur.

DAMIS, *à M. Baliveau.*

M'avez-vous trahi?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale à tel point son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
(Voyant Damis interdit.)
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre;
Car de quelques talents que vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déja fait place à la reconnoissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrasé.*

Mon oncle...

M. BALIVEAU.

Eh bien?

DAMIS.

Je suis...

M. FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur

Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.

M. FRANCALEU.

Ah!

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire;
Qui, tout à l'heure, étoit un phénix, un trésor.
Eh bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton père!

SCÈNE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences : mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant;
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment! La connoîtrois-je?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.

Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.

M. FRANCALEU.

Quoi ! ce seroit?.. Quoi !... C'est... la muse originale,
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair?

DAMIS.

Eh ! oui.

M. FRANCALEU.

Mériadec de Kersic?... De Quimper?...

DAMIS.

En Bretagne : elle-même. Il faut être équitable.
Avouez maintenant, rien est-il plus sortable?

M. FRANCALEU.

Embrassez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle, qui s'est effarouché trop tôt;
Mais nous l'apaiserons ; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

Oh ! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur? Qu'insinue un pareil verbiage?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous, beau protester.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non!

M. FRANCALEU.

Parbleu si! parions.

DAMIS.

Bagatelle!

M. FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non.

DAMIS.

Rien! rien!

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

J'ai promis ; j'épouserai.

M. FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

M. FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser.
A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi, moi : c'est moi-même,
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

M. FRANCALEU.

Non ; mais en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté ;
Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
Oh çà ! laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela, je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi ;
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime ?

DAMIS, *bas.*

Ah ! Lisette la suit : malheur à l'anonyme !

SCÈNE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Mignonne, venez çà! vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux,
Ses talents...

LISETTE.

Ses talents! c'est où je vous arrête...

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise.

LISETTE.

Apprenez...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! tu crois donc que je sois à sentir
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas, à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment; et pour cause.

M. FRANCALEU.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose!

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS.

Maintenant elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU.

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je ne rabats rien de ma première estime:
Loin de là, votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

LUCILE.

Mon père...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler
D'un père, je le sais, l'autorité suprême.
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime:
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,

Que par mon propre choix je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse;
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

(*Bas*)
Au fait! J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien.

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble;
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi? Quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre:
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore: et de moi, près de vous secondé...

Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !
Eh bien ! j'ai mérité toute votre colère.
Je n'ai pas, contre moi, fait d'assez grands efforts :
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin, c'est à quoi je serois condamnée,
S'il falloit à tout autre unir ma destinée.
Non ! vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père ! accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde, à qui j'étois rendue.
Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue !
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !

M. FRANCALEU.

La sotte chose en nous, que l'amour paternelle !
Ne suis-je pas déja prêt à pleurer comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur ; ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante, à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune ; et ne songez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel, qui vouloit aujourd'hui ..

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine.

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

DORANTE, *se jetant aux genoux de M. Francaleu.*

Ecoutez-moi, monsieur, ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide.
Il est temps que je rompe un silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez, et souffrez cependant que j'espère.
Un malheureux procès vous brouille avec mon père.
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement ;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres,
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres.
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir.
(A Damis.)
D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire, à Paris, contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
(Montrant M. Francaleu.)
Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

M. FRANCALEU *lit.*

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
« Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
« Par son médiateur il est des mieux servis ;

« Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
« La rigueur, il est vrai, seroit très inutile ;
« Et je défère à vos avis.
« Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
« Il n'aura que trop mon aveu.
« Celui de monsieur Francaleu,
« Puisse-t-il s'obtenir de même !
« Parlez, pressez, priez ! Je désire, à l'excès,
« Que sa fille, aujourd'hui, termine nos procès ;
« Et que le don d'un fils qu'un tel ami protège,
« Entre nous deux renouvelle à jamais
« La vieille amitié de collège.

« MÉTROPHILE. »

(À Dorante.)

Maîtresse, amis, parents, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

(Baisant la lettre.) *(A Lucile.)*

Ah ! monsieur ! O mon père ! Enfin je vous possède.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède ?

DORANTE.

Cher Damis ! vous devez en effet m'en vouloir ;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.

Je suis un monstre.

DAMIS.

Non ; mais en termes honnêtes,
Amoureux et François, voilà ce que vous êtes.

DORANTE.

Un furieux, qui plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi?... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étois l'auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues,
Et veux, après-demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non. J'appelle en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte, au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
MUSES, tenez-moi lieu de fortune et d'amours.

FIN DE LA MÉTROMANIE.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE,

PAR GRESSET,

Représentée, pour la première fois, le 27 avril, 1747.

NOTICE
SUR GRESSET.

Jean-Baptiste-Louis Gresset, fils d'un conseiller du roi, commissaire enquêteur et examinateur au bailliage d'Amiens, y naquit en 1709. Les Jésuites de cette ville, chez lesquels il fit ses humanités, frappés de ses heureuses dispositions, désirèrent l'attacher à leur société et n'eurent pas de peine à le décider à faire son noviciat. Il n'avoit encore que seize ans lorsqu'il le commença. Il vint achever ses études à Paris au collège de Louis le Grand.

Tous ses moments de loisir étoient consacrés à la poésie; mais il étoit peu jaloux de montrer ses essais : enfin, à peine âgé de vingt-quatre ans, il fit paroître le charmant poëme de Vert-Vert. Les désagréments que cet ouvrage lui attira de la part de sa société, furent cause qu'il s'en sépara.

Nous passerons sous silence les autres ouvrages de Gresset, notre plan se bornant à parler de son théâtre. La première pièce qu'il fit paroître fut *Édouard III*, tragédie. Cette pièce, jouée pour l

première fois le 22 janvier 1740, eut neuf représentations.

Sidney, comédie en trois actes, en vers, mise au théâtre le 3 mai 1745, obtint onze représentations; mais elle n'est point restée au répertoire.

Le Méchant, comédie en cinq actes, en vers, parut pour la première fois le 27 avril 1747, et fut donnée vingt-quatre fois avec le plus grand succès.

Gresset avoit composé deux autres comédies. Ses amis, à qui il les avoit lues, en ont fait le plus grand éloge; mais il les brûla par un scrupule religieux.

Cet estimable auteur fut reçu à l'académie françoise en 1748. Il avoit toujours témoigné un grand désir de retourner dans sa ville natale. Le succès du *Méchant* fut presque le signal de sa retraite. Il passa à Amiens les vingt dernières années de sa vie. Au commencement de 1777, le roi le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et Monsieur le nomma historiographe de l'ordre de St.-Lazare. Il ne jouit pas long-temps de ces honneurs, étant mort le 16 juin de la même année, âgé de soixante-huit ans.

PERSONNAGES.

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frère de Florise.
FLORISE, mère de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALÈRE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
Un laquais.

La scène est à la campagne, dans un château de Géronte.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? Comment !
On prépare une noce, une fête....

LISETTE.

Oui vraiment.
Crois cela ; mais pour moi j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh ! pourquoi ? dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas ;
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause :
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui ! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon homme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis ; car, s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais ; et je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime ?

FRONTIN.

Oh ! quand on est fripon, je rabats de l'estime

Mais autant qu'on peut voir, et que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral; excellent caractère!
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin:
Cette chanson qui fit une si belle histoire. ...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude ;
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux ?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère :
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle ;
Il est son complaisant, son copiste fidèle...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,

L'air et le ton du monde ; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide. Il arrive aujourd'hui :
Tu verras ; les méchants nous apprennent à l'être ;
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître.
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions :
J'attends une réponse et positive et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Géronte.
Comment ! il parle seul !

SCÈNE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

MA foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien et la justice :
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! sérieusement ?

GÉRONTE.

Comment ! tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.

Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie ?
Comment, monsieur ! j'aurois, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous ?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit ? je tiendrai ma promesse ;
Sans l'avis de ma sœur, je marîrai ma nièce.
C'est sa fille, il est vrai ; mais les biens sont à moi :
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation que je suis prêt à faire
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela !

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge.
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment ;

Je n'écouterai plus aucun avis contraire.
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci ;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine :
Des terres du futur cette terre est voisine ;
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différents,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfants ;
Ils s'aimoient ; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serois surpris
Si, par ses agréments et son bon caractère,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison ;

Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise.
Au fond, elle vous mène, en vous semblant soumise :
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah ! te voilà toujours ! On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien....
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux, et l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit....

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc ! parcequ'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ! C'est qu'il est naturel :
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce seroit peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, et du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon :

Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre ici fixé depuis long-temps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme; et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi:
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis, j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur:
Elle n'amène ici que bonne compagnie;
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? l'auroit-elle prié?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurois-je à craindre?
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une..... Mais enfin je me serai méprise :
Vous en êtes content ; madame en est éprise.
Je croirois même assez....

GÉRONTE.

Quoi ? qu'elle aime Cléon ?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense, moi ; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu madame avoir quelques amants :
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage, ou répandue ;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps ;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle :
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah! je voudrois le voir! Corbleu! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non, mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine;
Il animoit madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide;
Voilà comme il parloit, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est
Vous présent : il entend trop bien son intérêt;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.

Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime ; pourquoi ? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez.
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître ;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bonjour, ma sœur.

FLORISE.

Ah dieux ! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie :

Je n'ai pas fermé l'œil : et vous criez si fort.....

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort.

Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,

Si l'on peut voir Cléon..... Faut-il que je répète ?

SCÈNE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui :
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui

Que vous m'avez causé sur ce beau mariage
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit,
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti.....

FLORISE.

Finissons là, de grace :
Allez-vous m'en parler ? je vous cède la place.

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux.....

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de désirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est surtout dans cette occasion.
Eh bien, sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera ;
Ce seront des procès ! Eh bien, on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi !

Je ne dis rien, c'est vous.....

FLORISE.

Belle alliance !

GÉRONTE.

Eh ! quoi....,

FLORISE.

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens.....

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valère ! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh ! qui donc n'est pas fat ? tout l'est, jusques aux sots.
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non : il peut rester fat ; n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à cinquante ans gardent l'air éventé.
Et sont les vétérans de la fatuité ?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre

Un peu de complaisance ; et j'espère, ma sœur.....

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici.....

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avoûrai, le plus plat honnête homme.....

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte ;
Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais ! tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé ; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre.
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre ;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,

Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire :
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser
Quand ils viennent : raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage ;
Mais grace, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scène.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais, marier Chloé ! mon frère, y pensez-vous ?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous.....

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela: Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère:
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse;
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie.....

GÉRONTE *élève la voix, apercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parceque je suis sûr de sa décision.
Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage:
Feu son père, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien:
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(Il sort.)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre!

SCÈNE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui. si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire:
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincère :
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là,

Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé; je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part.....

LISETTE.

Voici mademoiselle :
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon ! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire;
Je me sacrifîrois : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets!
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage,
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage : et, d'un autre côté,
Votre mère m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mere est la maîtresse, il lui faut obéir ;
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui.
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valère a pu changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses désirs.
Si Valère m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins ! pour moi j'obéirai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mère.
A quoi rêves-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien..... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise.....

CHLOÉ.

Eh bien?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille; allez, fiez-vous à mon zèle:
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd et brouille tout ici:
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui;
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui:
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite.
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCÈNE VII.

LISETTE, *seule.*

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers, tu gardes le silence!
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah!..... tu me fais l'honneur
De me parler enfin! Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais, à propos, Valère?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret, dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystère?
Je ne comprends pas trop le projet de Valère:
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,

Prétend-il vous parler sans se faire connoître?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire ;
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure :
Personne ne connoît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris. Et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute ;
Et celle de Géronte?

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici,
Mais sérieusement tout ce manège-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur? Quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valère, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;

Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scene, et le plus grand plaisir.....
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville:
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paira du temps que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue:
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Croirois-tu que sur moi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise:
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens:
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps,
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage.....
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins

Parbleu ! je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très belle affaire !

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-temps, dit-il, il n'a point vu sa mère ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt..... pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie ;
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie ;
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses désirs :
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc ! à Chloé songeriez-vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement, et la voir si gentille

L'afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-temps Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à-peu-près,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre ;
Quoi ! Florise et Chloé ?.....

CLÉON.

Moi ! ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache ;
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache ;
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuîrai point pour ma chère moitié :
Aimera qui pourra. Florise, cette folle
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.

Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse ;
Et je souhaite fort que cela réussisse :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse ;
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très bonne part dans la succession.
D'ailleurs Géronte m'aime : il se peut très bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valère ;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise ;
Mais, quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! Mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit....

CLÉON.

Eh bien ?

FRONTIN.

En conscience.

Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés! quelle folie!

FRONTIN.

Oh! c'est un mot pour l'autre, et puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement?

CLÉON.

Cela m'est fort égal: on me craint, on m'estime:
C'est tout ce que je veux, et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas:
Être cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Être craint à la fois et désiré par-tout.
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne;
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obscur d'une société.

J'aille m'ensevelir dans quelque coterie ?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas :
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas ;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante :
Toujours visages neufs, cela m'impatiente ;
On ne peut, grace à vous, conserver un ami,
On est tantôt au nord, et tantôt au midi :
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet..... ?

FRONTIN.

Parbleu ! ne vous en moquez pas ;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête

Pour te marier, toi! ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette:
J'aimois assez Marton, et Nérine, et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois:
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie;
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat! Aime moins tristement;
Pasquin, l'Olive, et cent d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle:
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien, écoute-moi:
Tu me conviens, je t'aime, et si l'on veut de toi,
J'emploirai tous mes soins pour t'unir à Lisette;
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir:
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

SCÈNE II.

CLÉON, *seul.*

Frontin est amoureux; je crains bien qu'il ne cause;
Comment parer le risque où son amour m'expose?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris? .. Oui, vraiment, l'expédient est bon;
J'aurai seul mon secret; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

Je vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frère
Est-il vrai? vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère:

Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON.

Comment ! vous l'avez cru ?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu.....

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée.
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout :
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître ; et la bête est si bonne.
Soit dit sans vous fâcher.....

FLORISE.

Ah ! je vous l'abandonne ;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous :
La parenté m'excède ; et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps ;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte.
Vous avez pour surcroît un frère qui radote :
Eh bien ! c'est leur affaire après tout : selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander ;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécile ;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure ;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part ; ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous ;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pouvez être aidée.....
Mais non, car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre !
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui :

Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre;
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystere.....
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Cela fait contre lui la plus belle matière.
Des biens à répéter, des partages à faire :
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez; une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul; vous partie,
On ne me verra point lui tenir compagnie;
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'achèverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante :

Et je vous avoûrai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire ;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer ;
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ ; et qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire....
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension :
Mon procureur fera cette expédition ;
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Auroit fait renfermer les sept sages de Grèce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE.

Non, différez..... Je crains de me commettre ;
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure ;

Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire
Madame : ce n'est point du bien que je prétends.
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements :
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage ;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plait infiniment ;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie ;
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer ?
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer ?
Je ne sais : répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord ;
Mais tout Paris....

CLÉON.

Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer :

Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !.....
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !.....
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes.....
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets.....

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais

Pour les femmes ?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères ;
J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie ;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés.
Et désoler là-bas bien des sociétés ;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires :
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher.....

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces ;
Et ce que j'en dirai tempèrera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent alentour.
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie.
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage ;
Tant d'autres importants, esprits du même étage ;

Oh ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause;
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt :
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon : le style n'y fait rien ;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prîrai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs ;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment ?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle ;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très bien pensé ; mais faites-vous des vers ?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel-esprit, son plaisant, son génie,
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents?
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse :
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCÈNE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

MONSIEUR, je voudrois bien...

CLÉON. *(à Florise.)*

Attends... Permettez-vous?...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous

Entière liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien ; je l'aime.

CLÉON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête...

SCÈNE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution ;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il ?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir.
Je ne suis point garant de cette extravagance ;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parcequ'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCÈNE VI.

CLÉON, *seul.*

L'AFFAIRE est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté.
Une vieille franchise à ses talents s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCÈNE VII.

VALÈRE, *en habit de campagne ;* CLÉON.

VALÈRE, *embrassant Cléon.*

EH ! bon jour, cher Cléon ! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je ?...

CLÉON.

Ah ! point de compliments ;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien, quelles nouvelles
A Paris?

VALÈRE.

Oh ! cent mille, et toutes des plus belles :

Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits plus aimables ;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge :
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé ;
Que les arts, les plaisirs, les esprits, font pitié ;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties ;
Et qu'à force d'esprit et de petits talents
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.
Comment ! vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe ?

VALÈRE

Oh ! non, en vérité ;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :
Tout est colifichet, pompon et parodie :
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend :
On se prend, on se quitte assez publiquement ;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent ;
Les hommes s'aiment tous ; les femmes se détestent

Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant;
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise ?.....

VALÈRE.

Mais.....

CLÉON.

C'est une affaire faite ?
Sans doute vous l'avez ?... Quoi ! la chose est secrète ?

VALÈRE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

CLÉON.

Partout :
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

Je m'en détacherois si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avoûrai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :
Il faudroit des six mois pour aimer une femme
Selon vous ; on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.

Au reste affichez tout. Quelle erreur est la vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre ;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALÈRE.

Je vous en crois assez..... Eh bien, mon mariage ?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage ?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous ;
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALÈRE.

Eh ! non : vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou si, pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune ?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALÈRE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentiments je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe :
Le connoissez-vous ?

VALÈRE.

Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu :
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage,
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte :
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :

Géronte est son ami, cela depuis l'enfance.....

VALÈRE.

A mes dépens peut-être, ils sont d'intelligence ?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALÈRE.

J'aime mieux un procès :
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc ; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALÈRE.

Mais assez, ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble ;
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort :
Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie ;
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie ;
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la peine

Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter.....
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux, qui la firent si bète.

VALÈRE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère :
Je laisse en bonnes mains.....

CLÉON.

Non; il vous faut rester.

VALÈRE.

Mais comment ! voulez-vous ici me présenter ?

CLÉON.

Non pas dans le moment; dans une heure.

VALÈRE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré
(Car c'est lui qu'il nous faut), je vous le manderai;

Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALÈRE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment ?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mère :
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Écoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens ;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste ;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste.
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu ;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre ;
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût ;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,

Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins, et de sa dignité :
On n'imagine pas combien il se respecte ;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il règlera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue ;
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile ;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALÈRE.

Oh ! vous êtes charmant..... Mais n'aurois-je point tort ?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien.... mariez-vous.... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez : moi, je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez sera toujours très bien ;
Ne consultez que vous.

VALÈRE.

Ecoutez-moi, de grace :
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverois pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE.

Soit..... Il a la fureur de me croire à son gré:
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCÈNE VIII.

FRONTIN, CLÉON, VALÈRE.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de temps; que Frontin vous remène.

SCÈNE IX.

CLÉON, *seul.*

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend; son foible caractère

Ne sait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère.....
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition :
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand si l'on n'est intrépide.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu :
C'est Valère lui-même. Et pourquoi ce mystère ?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement !
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh ! non, ce n'est pas lui; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi :
Si tu le connoissois, si tu pouvois m'entendre,
Ah ! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur, m'ont remplie à sa vue :

J'ai voulu l'appeler, je l'aurois dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,
Il étoit déjà loin...... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi ! Frontin.......

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrète;
Son maître l'attendoit, et je n'ai pu savoir.....

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pu voir;
Demande à tout le monde..... Eh ! va donc.

LISETTE.

Patience !
Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras;
Raisonnons : c'est Valère, ou bien ce ne l'est pas :
Si c'est lui, dans la règle il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sauroit; Cléon, dans ses jeux innocents,
Diroit que nous courons après tous les passants :
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.....
Seroit-ce bien Valère?..... Eh ! mais, en vérité,
Je commence à le croire..... Il l'aura consulté :
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage,
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon;

Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin. Qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur !

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage et sans expérience ;
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien ;
Géronte amène Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres :
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité,
Et.....

FRONTIN, *derrière le théâtre.*

Lisette !

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

SCÈNE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

PARBLEU, je vais lui dire une belle nouvelle!
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien : mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment ! ce n'est que vous ? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste ;
J'ai déjà trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger.
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien ! un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage :
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue ;
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui..... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté.....
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore.....

LISETTE.

Vous le savez très bien, je le répète encore :
Vous aimez les secrets ; moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur et Lisette ?
Si je te le disois ?

LISETTE.

Oh ! la paix seroit faite,
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
Étoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux... au surplus
Tout va bien... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus.
Si bien que pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir;
Et je t'en aime mieux; moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valère.

Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux.
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot: je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis: si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars, nous saurons te faire disparoître.

SCÈNE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse? où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE.

Oh! parbleu! tout ceci commence à m'ennuyer:
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer;
Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquille!
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style;
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison:
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus!
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource ; et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur :
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes.
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon ?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise ?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise :
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GÉRONTE.

Allons : chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y ; je verrai,

Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur! vous seul pouvez rétablir cette affaire:
Elle tourne au plus mal; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte, et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien: ce que je vois me passe:
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre;
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits:
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ! comment ! c'est là que vous en êtes ?
Ma foi, c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites ;
Croyez d'avance, et tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère étoit déterminée
À les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'est une horreur,
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur ;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

À propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE.

Peut-être chez sa mère
Au moment où j'en parle ; à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon ! il est ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui ; le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises et bien sûres :
Il n'a vu que Cléon ; et, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? L'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti.
Donne-moi ce qu'il faut : hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais..... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon :
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ARISTE.

VALÈRE.

AH ! les affreux chemins, et le maudit pays !

(*à Ariste.*)

Mais, de grace, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte ?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre :
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALÈRE.

Et Florise ? On viendroit, ou je suis bien trompé :
L'étiquette du lieu seroit un peu légère ;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes.....

VALÈRE.

Valère.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi !
Votre mère vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALÈRE.

Bon ! vieille cérémonie :
D'ailleurs, je sais très bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé..... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison :

On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi.....

VALÈRE.

Oh ! cela.....

ARISTE.

Doucement, cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE.

Ah ! monsieur.....

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde ;
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable ;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos.....

VALÈRE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chère ;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valère, vous voilà ; ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre ; et le mal est d'un autre.

VALÈRE.

(*à part.*) (*haut.*)
Oh ! voici les sermons, l'ennui !..... Mais, s'il vous plaît
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient....

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALÈRE.

Vous savez.....?

ARISTE.

Je le sais.

VALÈRE.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami.....

ARISTE.

Lui ?

VALÈRE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALÈRE.

Ah ! très parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie ;
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALÈRE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALÈRE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commères.

ARISTE.

Non, par la voix publique; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentiments :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe ;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.

L'unique grace encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter ;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, et je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient ; allons.....

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh ! vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant.... Viens donc que je t'embrasse!
(*à Ariste.*)
Comme le voilà grand !..... ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE.

Monsieur, en vérité.....

GÉRONTE.

Parbleu ! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela ;
C'étoit hier, je crois.... Comme passe notre âge !
Mais te voilà vraiment un grave personnage.
(*à Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon ;

C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur.....

GÉRONTE.

Oh ! non pas, je te prie;
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison.
(*à Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit ! C'est bien moi qu'on étonne!
La menace est plaisante ! ah ! je ne crains personne.
Je ne la croyois point capable de cela;
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui;
Je vais renouveler connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, VALÈRE

GÉRONTE.

Eh bien, es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissois.

VALÈRE.

Oh ! j'étois fort plaisant !

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire;
Je t'aime comme un fils, et tu dois....

VALÈRE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.
Eh bien...?

VALÈRE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés.....

GÉRONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie:
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec monsieur.

VALÈRE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valère.*

Comment va...?

VALÈRE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur,
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute ; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mère
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire :
Je m'y connois, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi.....

VALÈRE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernières, monsieur, les sait-on ?

GÉRONTE.

Qui sont-elles ?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie :
Eh bien ? voyons donc, qu'est-ce ? apprends-moi, je te prie...

VALÈRE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort ;
Mais il avoit Phryné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise :
Elle est bien, mais ma foi d'une horrible bêtise :

Déjà depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valère.*

Très bien; continuez.

VALÈRE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :
Lucile en est outrée, et ne se montre plus :
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus;
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALÈRE.

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde;
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison ?
Eh mais ! où vivez-vous ?

GÉRONTE.

Parbleu ! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles;

Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*à Géronte.*) (*bas à Valère.*)
Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté ;
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai.....

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALÈRE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON.

(*bas à Valère.*) (*bas à Géronte.*)
Ferme !..... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait.....

VALÈRE.

La nièce est-elle encor jolie?

GÉRONTE.

Comment encor ! Je crois qu'il a perdu l'esprit;
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALÈRE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALÈRE.

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse......

VALÈRE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime.... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc !

VALÈRE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne..... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté ;
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valère.*

A merveille ! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, et donne grande envie.....

VALÈRE.

Je veux d'abord.....

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valère.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute.....

VALÈRE.

Attendez, il me vient une idée.

(*Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi ! la noce est retardée :
Je ferois à ma nièce un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant ;
Et s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime)
Il faut sur mes avis qu'il change son système.

Mais qu'examine-t-il ?

VALÈRE.

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison ?
Elle est belle, en bon air ; enfin c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi !

VALÈRE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre ?

VALÈRE.

Oh ! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espère.
Sachons ce qui l'occupe... Est-ce donc un mystère ?

VALÈRE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre ! eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALÈRE.

Parlons raison, mon oncle ; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement :

Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez.....

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE.

Oui..... vous avez raison ; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir.....

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALÈRE.

Écoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?

GÉRONTE.

C'est-à-dire
A ma mort.

VALÈRE.

Oui, vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a :
La maison est à nous, on ne peut rien en faire ;
Un jour je l'abattrois : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :

J'aurai soin.....

GÉRONTE.

De partir : ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE.

Parceque pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures !

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle ! Oh ! parbleu !
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse ;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon !
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend.....

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALÈRE.

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.

(*à Cléon.*)
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut.....
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-T-ON vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences.....

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et monsieur celui-ci, madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis.....

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre:
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit.
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup; moi, qui ne le vois guère
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractère.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens :
Avant que de louer j'examine long-temps ;
Avant que de blâmer, même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde ; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes ;
Il faut y voir soi-même ; et, par exemple, vous.
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ? ce langage m'assomme :
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé ;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire :
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que de peur d'être absurde on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux ; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre ;
Un tel est très méchant, vous disent-ils tout bas :
Et pourquoi? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(Un laquais arrive.)

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(Le laquais sort.)

Voyous... Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture? Oui-dà! j'allois vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matière est féconde:
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on? Qui?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est:
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre:
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi! Daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose; mais...

CLÉON.

Voyons: je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien, sur vous je ne prends nul ombrage:

Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Venez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre nièce « à Valère : vous ignorez apparemment que c'est un li« bertin, dont les affaires sont très dérangées, et le cou« rage fort suspect. Un ami de sa mère, dont on ne m'a « pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, et « vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié « avec Valère; prenez garde que ses conseils ne vous em« barquent dans une affaire qui ne peut que vous faire « tort de toute façon. »

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom?

(il déchire la lettre.)

GÉRONTE.

Comment! vous déchirez!...

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi; qu'on en veut à Valère?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire

Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne:
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et son affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite;
Deux mots : je vous attends.

SCÈNE XI.

CLÉON, VALÈRE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vite, et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux;
Géronte vous déteste : il s'en va furieux.
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage;

SCÈNE XII.

VALÈRE, *seul.*

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah ! qu'un premier amour a d'empire sur nous !
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! j'aurois fait le malheur de ma vie ;
Ses regards ont changé mon ame en un moment ;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !
Ma conduite à mes yeux me pénetre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois ; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avois pu prévoir..
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi! mademoiselle, encor cette tristesse!
Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux! et qu'ils savent, hélas!
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valère :
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agréments,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentiments;
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre?
Cet amant adoré que je croyois si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise!... il parle mal de moi!

LISETTE.

Il en parle très bien, je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre :

Tout est rompu; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais! tout ceci me passe, et n'est pas naturel;
Valère vous adore, et fait cette équipée!
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant;
Je vous ménagerai cet éclaircissement
Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux. Tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? c'est *ma chère Lisette*,
Mon enfant... on m'écoute, on me trouve parfaite:
Tantôt on ne pouvoit me souffrir; à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaîté, d'une folie extrême.
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime:
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin,
Il est délicieux, incroyable, divin,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse.....
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande; on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valère?

LISETTE.

Ah! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire

Vos soupçons mal fondés ; car vous concevez bien
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entre eux ?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mère descend ; allez, soyez tranquille.

SCÈNE II.

LISETTE, *seule.*

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment !...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste ? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? Comment faire ? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCÈNE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, madame ?

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton;
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante?
J'ai bien vu tout à l'heure (et ton goût me plaisoit)
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Conviens qu'il est charmant; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, madame! eh, mon dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément;
Et, si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir;
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir; mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien !... J'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque :
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé :
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimère ! Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui :
Toi, fais causer Cléon, et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie !

LISETTE.

Oh ! non.

Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon ;

Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE.

Ah ! rien n'est plus facile.
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là.
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras, je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi :
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien ! c'est de ma part une galanterie ;
L'éloge des absents se fait sans flatterie :
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valère.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé;
Mais ils ne sentent rien, laissons-les.

SCÈNE IV.

ARISTE, VALÈRE, *paré.*

VALÈRE.

On m'évite,
O ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi :
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte :
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALÈRE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous?

VALÈRE.

Non; mais je vois ce qu'il est :

D'ailleurs ne juge-t-on que ceux que l'on connoît
La conversation deviendroit fort stérile ;
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère ;
Eh ! pourquoi s'opposer à son bon caractère !
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre.....

VALÈRE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré ;
On prend pour des amis de simples connoissances :
Et que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière ;
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALÈRE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé :
Il a les ennemis que nous fait le mérite ;

D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite :
Aux spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit;
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle;
Il règne, on l'environne; il prononce sur elle,
Et son autorite, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos !
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie :
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,

Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire ;
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux :
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusque dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? j'ai peine à croire.....

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire :
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé !
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'ame, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.

On dit l'esprit commun ; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première ;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien ; et malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire, on le recherche, on l'aime ;
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins ; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois ;
Quand il est à Paris il ne peut y suffire :
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire ?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre ;
Et loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :

On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

VALÈRE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui ?

VALÈRE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avoûrez du moins que sa vie est heureuse :
On épuise bientôt une société ;
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf ; il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien ;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien.....

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable !

Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, et par-tout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté;
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché dont on craint le passage,
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connoissez.

VALÈRE.

Je ne le verrois plus si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous ? Quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme !

VALÈRE.

Je ne le connois plus s'il n'est point honnête homme :
Mais il me reste un doute; avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est mechant; et je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant ! oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule;
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,

Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils; soyez bon, vous plairez;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALÈRE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCÈNE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage!

VALÈRE.

Cessez de m'accabler, monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie!

Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur ?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALÈRE.

Ah ! laissez là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous :
Monsieur veut me parler. Au reste arrangez-vous
Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALÈRE.

Quoi donc ?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALÈRE.

Non, monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal ; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure, il peut obtenir votre estime :
Vous avez vos raisons apparemment : et moi
J'ai les miennes aussi ; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau ; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde ?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger ;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils dont on saura l'auteur.

Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice ;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion ;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ;
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor ! j'enrage.
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui ;
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ! eh ! de quoi, je vous prie ?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon ; il pourra vous apprendre
S'il veut des procédés que je ne puis comprendre.

C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas...

SCÈNE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'APPRENDREZ-VOUS, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire.....

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différents :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage;
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloé qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire.....

CLÉON.

Oh bon ! quelle folie ! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit et l'on rend ; on est à-peu-près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien ; qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre ;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre :
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries,
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui ; pour le fuir tous les moyens sont bons ;
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort ; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne ; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin ;
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles ;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine et la mort du plaisir ?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur ; connoissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison ; si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révèlerai des choses qu'il ignore ;
Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,

Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication ! en faut-il quand on s'aime ?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans !..... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis ;
Et je crains..... Vous sortez ? Mais vous me faites rire.
De grace, expliquez-moi.....

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

MESSIEURS, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCÈNE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

HEUREUSEMENT nous voilà sans témoins :
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute.....

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute

Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet;
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi ! l'aventure est parfaite :
Feignons; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse :
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse :
Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût pour madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme....
Je te l'ai déjà dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire :
Ce n'est pas pour monsieur; j'aime son caractère;

Il est assez bon maître, et le même en tout temps;
Bon homme.....

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame !... Oh ! d'honneur. Mais je crains ma franchise
Si vous redeveniez amoureux de Florise.....
Car vous l'avez été sûrement, et je croi.....

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux ! tu te moques de moi :
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie;
J'eus Araminte un mois; elle étoit très jolie,
Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyoit fort :
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple et pure
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs;
Mais madame Florise !.....

LISETTE.

Elle est insupportable;
Rien n'est bien : autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir;
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuse.....

L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement;
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parcequ'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cithère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne....

LISETTE.

Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire :
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix ! j'entends là-dedans..... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre

Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus.....

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est, ma foi, partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur, souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien; j'oblige pour l'honneur.
(à part, en sortant.)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Eh bien ! de ta prison tu dois être fort las !

FRONTIN.

Moi ! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geolière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là ;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère :
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire ;
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marîrons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée ;

Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connoitre.
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître ;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité :
Veux-tu lui rester seul ? et que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter ! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien ! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu !

LISETTE.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? non :
Tu vas voir.

(il écrit.)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement ; mais tant mieux : mande-lui, sans mystère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,

Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages.
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi;
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux dès ce moment entrer en exercice;
Et, pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère :
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre;
Je vais t'expédier *.

---

* Nous restituons ici deux vers qui ne se trouvent que dans la deuxième édition, faite en 1748, sous les yeux de Gresset, à Paris chez Jorry. Toutes les éditions calquées sur celles de

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos vraiment,
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

SCÈNE II.

LISETTE.

J'AI de son écriture :
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :

1745 et 1765 présentent, dans les deux derniers vers de cette scène, et dans les deux premiers de la suivante, quatre rimes féminines. On lit dans quelques éditions les vers suivants :

Ne crains rien : va m'attendre.
« Nous ne tarderons pas à nous voir marier :
« Et pour presser l'instant », je vais t'expédier.

SCÈNE II.

« Ne perdons point de temps ». J'ai de son écriture.

Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCÈNE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

Monsieur, pourrois-je vous parler?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCÈNE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler.
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.

Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains ; c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre ;
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien ; et toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse :
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé !
Non ; il faut s'épargner tout égard, toute feinte ;
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talents,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,

Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien;
Il vient de couronner l'histoire de sa vie :
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frère;
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;

Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression.....
Mais ils viennent, je crois : sortons ; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre ;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublîrai jamais cette obligation :
Cessez de me parler pour ce petit Valère ;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal sans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun,

Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même;
Rien n'y fait; il soutient son absurde système :
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne;
Car moi je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidents.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous; et peut-être Valère,
Qui refusoit d'abord, et qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste..... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh ! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable

Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore ! oh ! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très claire
Que je romps tout accord ; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCÈNE VI.

CLÉON, *seul.*

Que je tiens bien mon sot ! mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué ?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée..... un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront..... ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCÈNE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allois chez vous, madame.....
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me semblent moins sereins ;
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grace,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez.....

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise? et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle étoit mon erreur! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé....

FLORISE.

Je me l'imaginois;
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentiments mon ame est occupée;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur: vous l'éprouvez, sans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
Ou vous amuseroit par l'air des sentiments;

Moi, qui ne suis point fausse.....

CLÉON, *à genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle ?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien ! allez, monsieur : que vos talents sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre :
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle !
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle !
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,

Ne donnons point ici de scène extravagante ;
Attendez quelques jours, et vous serez contente :
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois mal-aisé.....

FLORISE.

Oh ! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE.

Eh bien ! qu'est-ce, ma sœur ? Pourquoi tout ce tapage ?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais.....

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh ! qu'on me laisse en paix ;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute.....

ARISTE.

Valère ne craint rien : pour moi je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez.....

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez :
Ainsi que l'amitié la vérité m'engage.....

GÉRONTE.

Et moi je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture ;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture.....
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin ! je savois tout cela :
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance ?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin !...

VALÈRE.

Connoissez mieux les gens ;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu ! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE.

Que dites-vous, monsieur ? et quel nouveau mystere...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris ; qu'il vienne.

(*à un laquais.*)

Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE.

(*à Valère.*) (*à Cléon.*)

Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALÈRE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave... On me mandoit que non.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALÈRE. FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'AS-TU fait de Frontin? et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystère.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valère :
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux !

CLÉON.

Comment ! malgré mon ordre il étoit en ces lieux !
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience.
Et moins de compliments ; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon ;

(montrant Valère.)

Il vous quitte d'ailleurs, et monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis ;
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, *très vivement.*

Mais, madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frère.
Vous connoissez la main de monsieur ; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu !... Voilà donc de vos œuvres !
Ah ! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connois ;
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise :
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(il sort.)

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh ! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère ;
Mais morbleu ! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.

Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce auroit Valère,
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déjà dit) un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(à Valère.) *(à Ariste.)*
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT.

LA DOUBLE EXTRAVAGANCE,

COMÉDIE,

PAR BRET,

Représentée, pour la première fois, le 27 juillet 1750.

NOTICE SUR BRET.

ANTOINE BRET naquit à Dijon en 1717. Des études soignées fortifièrent ses dispositions naturelles; il montra de bonne heure un goût décidé pour la littérature. On a de lui des romans, des fables. Son commentaire sur Molière, ouvrage justement apprécié du public, lui mérite une place distinguée parmi les gens de lettres. Il a donné divers ouvrages au théâtre italien et à l'opéra comique; mais c'est au théâtre françois qu'il a particulièrement consacré ses veilles.

La première pièce qu'il fit paroître fut *le Quartier d'Hiver*, comédie en un acte, en vers, composée en société avec Daucour et de Villaret. Cette petite pièce, jouée pour la première fois le 4 décembre 1744, eut sept représentations. Ce succès ayant encouragé le jeune auteur, il donna seul l'*École Amoureuse,* comédie en un acte, en vers libres, qui fut jouée pour la première fois le 11 septembre 1747, et obtint huit représentations.

Le Concert, comédie en un acte et en prose, représentée le 14 du même mois, n'eut point de succès; l'auteur la retira le lendemain.

Trois ans après, le 27 juillet 1750, parut *la Double Extravagance,* comédie en trois actes, en

vers, qui fut donnée douze fois, et qui souvent reprise, l'a toujours été avec succès.

Le Jaloux, comédie en cinq actes, représentée pour la première fois le 15 mai 1745, ne fut jouée que quatre fois, et n'a point reparu.

Le Faux Généreux, comédie en cinq actes, en vers, jouée le 18 janvier 1758, n'eut que cinq représentations.

La Fausse Confiance, comédie en un acte, en vers, représentée le 13 octobre 1763, ne fut donnée qu'une fois.

L'Épreuve indiscrète, comédie en deux actes, en vers, donnée pour la première fois le 30 janvier 1764, n'eut que quatre représentations.

Le Mariage par dépit, comédie en trois actes, en prose, représentée le 13 juin 1765, ne réussit point.

La dernière pièce de Bret est un drame en cinq actes, sous le titre de *l'Hôtellerie*, ou *le Faux ami.* Cet ouvrage, représenté en 1785, n'eut point de succès.

Chargé de la rédaction de la gazette de France, après M. l'abbé Aubert, Bret s'en occupa pendant plusieurs années. Il finit sa laborieuse carrière au mois de février 1792.

PERSONNAGES.

ORGON, père de Dorise.
DORISE, fille d'Orgon.
LÉANDRE père, } amoureux de Dorise.
LÉANDRE fils, } amoureux de Dorise.
MARINE.
FRONTIN.
CRISPIN.

La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.

LA DOUBLE EXTRAVAGANCE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FRONTIN, *seul.*

Je n'ai pu la gagner; morbleu ! quelle suivante !
Promessse, argent, prière, enfin rien ne la tente.
Tout est à contre-sens; fille à qui tout est bon;
Père qui pour époux veut qu'elle ait un barbon;
Soubrette incorruptible.

SCÈNE II.

LÉANDRE fils, FRONTIN.

LÉANDRE.

Ah ! Frontin, la verrai-je?
Pour la voir, lui parler, dis-moi comment ferai-je?

FRONTIN.

Modérez-vous, monsieur : moins de vivacité
Conviendroit un peu mieux à l'amour molesté;
Le vôtre est dans le cas...

LÉANDRE.

Comment, que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce que je ne dis pas, vous ne sauriez le lire?
Je n'ai pas dans les yeux votre malheur écrit?
Regardez-moi, monsieur...

LÉANDRE.

Il a perdu l'esprit.
Parle...

FRONTIN.

Plus d'espoir...

LÉANDRE.

Quoi?...

FRONTIN.

Vous êtes jeune, aimable,
Voilà votre malheur...

LÉANDRE.

Comment?...

FRONTIN.

Oui, c'est le diable;
Il vaudroit mieux cent fois que vous fussiez voûté,
Ridé, cassé, goutteux, impotent, édenté,
Que d'avoir ce minois et cet air fait pour plaire.
Je vois que vous voulez encore un commentaire:
Silence, on y viendra. Vous autres jeunes gens
Croyez que tout est dit, lorsqu'on n'a que vingt ans;
De vos vœux là-dessus vous fondiez l'édifice,
C'est ce qui le détruit...

LÉANDRE.

Ah! Frontin, quel supplice!
De cette énigme enfin apprends-moi donc le mot.

FRONTIN.

Ce récit, comme vous, m'avoit rendu fort sot;

Je vais vous l'expliquer. Monsieur Orgon le pere
Veut un gendre qui soit au moins sexagénaire.
Sa fille a la bonté de vouloir ce qu'il veut;
Voilà votre congé, ce me semble.

LÉANDRE.

Il se peut
Que Dorise consente à cette extravagance?

FRONTIN.

Bon! elle épouseroit, tant elle a d'indolence,
Un siècle bien complet. Aussi que n'avez-vous
Quelque vingt ans de plus? vous seriez son époux.
Le point essentiel, quand on veut une fille,
C'est de s'accommoder au plan de sa famille;
Vous avez tort, monsieur. De plus, certain grison
Bientôt pour épouser arrive en la maison:
L'affaire est résolue...

LÉANDRE.

Oh ciel! quel coup de foudre!
Frontin, à l'oublier ne pouvant me résoudre,
Il faut ou l'arracher des mains de ce rival,
Ou mourir...

FRONTIN.

Le dessein est tant soit peu brutal;
Mourir est un parti qu'on ne doit jamais prendre.
Fi donc! un seul revers doit-il vous faire rendre?

LÉANDRE, *après avoir rêvé.*

Non, je verrai Dorise et je lui parlerai.
Le dessein en est pris, je l'exécuterai.
Amour, seconde bien ma bizarre entreprise:
Tout me devient permis...

FRONTIN.

Mais sa main est promise.

LÉANDRE.

N'importe ; un téméraire est heureux en amour,
Suis-moi...

FRONTIN.

Je m'attendois, monsieur, à ce retour ;
Vous êtes, je le vois, un héros de tendresse.
Ce qu'on nomme prudence à vos yeux est foiblesse.
Vous sortez en secret de votre garnison
Pour venir à Paris sans aucune raison :
Vous voyez en passant une fille assez belle,
Si l'on veut, et d'abord vous soupirez pour elle.
Vous venez vous loger dans la même maison,
Nourrir par conséquent votre amoureux poison :
Vous voulez aussitôt tâter du mariage,
Tenter je ne sais quoi : mais ces feux de passage
N'ont pas de votre père obtenu l'agrément :
Sa tendresse pour vous en agit librement...

LÉANDRE.

Suis-moi sans répliquer...

SCÈNE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Ah ! te voilà, tigresse?

MARINE.

Eh ! c'est toi qui me fuis...

FRONTIN.

Pour affaire qui presse,
J'obéis à mon maître ; il est désespéré,
Je ne sais quel projet dans sa tête est entré,
Il veut que je le suive ; adieu, duègne inflexible.

SCÈNE IV.

MARINE, *seule.*

Il a, ma foi, raison, je suis une insensible.
Avec quelle rigueur j'ai traité cet amant,
Qu'autrefois j'aurois plaint et servi sûrement!
Je ne me conçois pas : l'hymen le plus bizarre,
Le plus fou, le plus sot, à mes yeux se prépare,
Et je vois de sang-froid que l'on fait le malheur
D'une enfant que j'immole aussi par ma tiédeur.
Je l'aime, et cependant je la vois la victime
D'un père qui s'arroge un droit illégitime.
Non, ne le souffrons pas : osons la garantir
De ce coup qui contr'elle est tout prêt à partir;
Elle a trop de vertu pour n'être pas à plaindre
Dans cet état affreux où l'on veut la contraindre.
Comme je la connois, avec un vieux mari
Elle croiroit devoir n'exister que pour lui.
Cependant j'ai laissé trop avancer l'affaire,
Et pour parer le coup, je ne sais comment faire.
Mais quelqu'un vient, rentrons...

SCÈNE V.

MARINE, CRISPIN.

CRISPIN.

La peste, quel minois!
Me voilà pris d'emblée; avançons toutefois.
Ma belle... (car ce nom est le vôtre sans doute)
Vous voyez... Vous voyez mon esprit en déroute;
Je ne puis m'expliquer, tant je suis interdit.

MARINE.

Que voulez-vous? Ici qu'est-ce qui vous conduit?

CRISPIN.

Doucement. Il est vrai que je viens pour un autre,
Mais en fait d'intérêt le plus vif est le nôtre.
Mettons de l'ordre à tout, et commençons par moi.
Je suis pétrifié de tout ce que je voi :
Et pour dire en un mot tout ce qui me transporte,
Je t'aime, mon enfant, ou le diable m'emporte.
Je ne sais d'où tu viens, d'où tu sors, où tu vas ;
Mais dès ce moment-ci je m'attache à tes pas,
Et tu me permettras au moins d'être ton ombre.

MARINE.

Le ton est familier.

CRISPIN.

Ton accueil un peu sombre.
Idole de mon cœur, adoucis tes regards,
Vois les miens...

MARINE.

Dis ton nom, ton dessein, ou je pars.

CRISPIN.

Attends, ne sais-tu pas ici certaine fille
Que l'on doit marier?...

MARINE.

Oui...

CRISPIN.

Fort jeune et gentille.

MARINE.

Que t'importe?...

CRISPIN.

Beaucoup. Fille d'un commerçant,
Que l'on appelle Orgon...

MARINE.

Je la sers.

CRISPIN.

Justement,

Je viens pour t'épouser...

MARINE.

Parle donc, eh! bélitre,

Je te ferai bientôt finir sur mon chapitre.

On ne m'épouse point.

CRISPIN.

Je suis pourtant ton fait.

MARINE.

Finis.... ou,...

CRISPIN.

Tu le veux, je suis donc le valet

D'un quidam arrivé pour épouser Dorise.

Ergo, moi je t'épouse... Eh bien! quelle surprise!

MARINE.

Mais on ne l'attendoit au plus tôt que demain.

CRISPIN.

L'amour, comme tu sais, abrège le chemin :

C'est lui qui nous amène...

MARINE, *à part.*

O ciel! que dois-je faire?

Écoute. A tes discours, je vois que tu veux plaire,

Je t'en tiens compte ; mais il me faut un portrait.

CRISPIN.

Je te comprends : il faut peindre mon maître en laid.

MARINE.

Non : fais-le tel qu'il est, c'est tout ce que j'exige.

CRISPIN.

Mais songe, mon enfant, à quoi l'honneur m'oblige.

MARINE.

Et l'amour...

CRISPIN.

Il est vrai, cette dette prévaut,
Et je vais l'acquitter : d'abord, son grand défaut
Est de s'aimer lui-même autant qu'un petit-maître,
Veillant sans cesse aux soins de conserver son être.
Il se croit en amour encore dangereux,
Galant, même coquet, quoiqu'il soit assez vieux
Pour devoir renoncer, je pense, au mariage.

MARINE.

Bon...

CRISPIN.

Cachant tant qu'il peut ses rides et son âge,
Se croyant jeune encor, quoiqu'on lui sache un fils
Grand comme père et mère, et qui court le pays;
Dupe le plus souvent pour être trop crédule,
Enfin, comme tu vois, un parfait ridicule.
Mais le voici lui-même...

MARINE, *à part.*

Il me vient un projet.
Bien singulier, bien fou, nous en verrons l'effet.

SCÈNE VI.

LÉANDRE PÈRE, MARINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

SAIT-ON mon arrivée? as-tu vu le beau-père?

CRISPIN.

Pas encor.

LÉANDRE.

Comment donc?

MARINE.

Monsieur, point de colère,
On la saura trop tôt...

LÉANDRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

MARINE.

Ah! monsieur, tout va-t-il suivant notre souhait?
Du père, je le sais, vous avez la promesse :
Mais si je connois bien l'esprit de ma maîtresse,
Quoique simple, et n'ayant aucune passion,
Elle aura pour votre âge un peu d'aversion :
Et je crains qu'en voulant lui faire violence,
On ne pousse son cœur à quelque extravagance.

CRISPIN.

La crainte est de bon sens.

LÉANDRE.

Suis-je si fort âgé?
Je sais cent jeunes gens qui n'ont pas l'air que j'ai.

MARINE.

C'est ce qui me surprend, et me donne une idée
Bizarre en apparence, et cependant fondée.

LÉANDRE.

Quelle est-elle?

MARINE.

D'abord, elle paroît un jeu;
Mais, à vous dire vrai, j'y compterois un peu :
Ma maîtresse est bien neuve, et par rapport au père,
Il est si bon, ma foi...

CRISPIN, *à part.*

Quel diantre de mystère?

MARINE.

Plus je vous envisage, et plus j'en suis d'avis.

LÉANDRE.

De quoi donc?

MARINE.

Auriez-vous des enfants?

LÉANDRE.

J'eus un fils,
Qui de robin d'abord, devenu militaire,
Aujourd'hui loin de moi ne m'inquiète guère :
Laissons-le, son état excite mon courroux.

MARINE.

Fort bien, mais sous son nom que ne vous offrez-vous?
Fait comme vous voilà, frais encore et l'œil tendre,
Je gagerois qu'ici chacun va s'y méprendre.
Sûr de la fille, alors vous ne risqueriez rien.
C'est là l'essentiel : vous concevez fort bien,
Soit désir du couvent, soit larmes, soit prière,
Qu'une fille à la fin vient à bout de son père.
Monsieur Orgon alors lui remettant ses droits,
Nous tâcherions sur vous de conduire son choix.
Comme elle n'aime rien, la réussite est sûre :
Voyez si vous voulez risquer cette aventure.

LÉANDRE.

Ton projet me plaît fort : je voudrois le tenter.

MARINE.

C'est que vous pourrez plaire et vous faire écouter;
Au lieu que sous l'habit, la qualité de père,
Vous vous feriez haïr : pardon, je suis sincère;
Mais vous connoissez bien l'esprit des jeunes gens.
A leurs yeux prévenus les pères ont cent ans :
C'est le nom qui fait tout; ne vous faites connoître
Qu'en qualité de fils, vous passerez pour l'être.

LÉANDRE.

Tu crois...

MARINE.

Si je le crois? vous en avez tout l'air.
Par quelques petits soins il faudra vous aider;
Avoir une coiffure un peu plus élégante,
Un peu plus d'art, et tout passera notre attente.
Est-ce qu'on a l'air jeune aujourd'hui dans Paris?
Nos tendres Adonis, en naissant, sont flétris.
La sottise, l'habit, affichent la jeunesse;
Mais tout, à cela près, annonce la vieillesse.

CRISPIN, *bas.*

La friponne, je crois, veut se moquer de lui.

LÉANDRE.

Faisons plus...

MARINE.

Oui, je veux vous servir aujourd'hui.
Souffrez la liberté qu'avec vous j'ose prendre,
Mais je me sens pour vous l'amitié la plus tendre.

LÉANDRE.

Tu n'obligeras pas, je t'assure, un ingrat.

MARINE.

Ne jugez pas de moi, monsieur, par mon état.
Je sers sans intérêt.

CRISPIN.

L'honnête conscience!

LÉANDRE.

Je dis donc, pour fixer encor la vraisemblance,
Qu'il faudra que j'apporte une lettre...

MARINE.

De vous,
Où vous proposerez votre fils pour époux:
A merveille.

LÉANDRE.

Ajoutant que quelque maladie
De me remarier éloigne toute envie :
Orgon d'un pareil tour ne peut se défier,
Voyant mon écriture, à moins d'être sorcier :
Pour autre que mon fils il ne sauroit me prendre ;
Sauf à me démasquer quand je serois son gendre.

MARINE.

Que d'esprit ! il n'est rien de mieux imaginé.

LÉANDRE.

Oui, je franchis le pas, j'y suis déterminé ;
Mais tu me serviras auprès de ta maîtresse ?

MARINE.

Allez, tout est à vous, mon zèle et mon adresse.

LÉANDRE.

Je vais tout préparer, et je reviens à toi.

CRISPIN.

Aussi jeune, aussi frais, aussi galant que moi.

SCÈNE VII.

MARINE, *seule.*

Quelle dupe ! ma foi. Pour certaines personnes,
Quand on les veut jouer, toutes ruses sont bonnes.
Je puis déja compter que l'hymen préparé,
S'il n'est rompu, sera tout au moins différé.
Or voyons maintenant ce qui nous reste à faire,
Afin qu'à notre Orgon ce sot ne puisse plaire :
Contrarier son choix, et blâmer son projet,
Moyen sûr de venir à ce premier objet :
Interroger encor le cœur de ma maîtresse,
Peindre du jeune amant les traits et la tendresse,

Les aboucher ensemble en secret un instant;
C'est l'article second et le plus important.
Mais on vient, taisons-nous...

SCÈNE VIII.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

Oui, c'est dans la vieillesse
Qu'on trouve des douceurs de la plus sage espèce;
L'époux à qui demain tu dois donner ton cœur,
A tout ce qu'il te faut pour faire ton bonheur.
Je le connus jadis : il doit avoir mon âge;
Il est par conséquent aussi prudent que sage :
Ses traits de mon esprit sont assez effacés;
Mais il n'étoit pas mal, et ce doit être assez.
C'est la raison qui met la paix dans un ménage,
Et la raison n'est pas aux époux de ton âge;
Tu n'aurois, en un mot, jamais pu mieux choisir.

DORISE.

Je ne refuse pas, mon père, d'obéir;
Mais le rapport d'humeurs n'est-il pas nécessaire?

ORGON.

Bon! le rapport d'humeurs, jargon, pure chimère.
Tu prendras, mon enfant, l'humeur de ton époux;
Douce comme on te voit...

MARINE.

Mais, monsieur...

ORGON.

Taisez-vous.

MARINE.

C'est fort bien dit, comptez sur son bon caractère.
Mais, dites-moi, monsieur, quand sa défunte mère

Eut été votre femme un mois ou deux au plus,
Est-ce qu'un peu d'humeur ne prit pas le dessus?
Vous nous avez compté qu'avant que d'être femme,
Elle sembloit avoir d'autres mœurs, une autre âme.
Eh! ne sait-on pas bien que l'hymen change tout?
Le moyen qu'un mari nous attache, et surtout
Quand on le prend ainsi sans choix et sans tendresse!
Y pensez-vous, monsieur, d'immoler ma maîtresse
Au projet le plus fou qui jamais ait été?
C'est unir, comme on dit, la mort à la santé.
C'est projeter enfin une action inique,
Et qui mériteroit, en bonne politique,
Une correction...

ORGON.

As-tu dit?

MARINE.

C'est selon;
Oui, si vous vous rendez; si vous persistez, non,
J'ai cent choses à dire...

ORGON.

Et moi rien à répondre,
Qu'un seul mot, qui suffit, je crois, pour te confondre.
La dispute m'ennuie, et d'ailleurs ma santé
Ne veut pas que je parle avec vivacité.
Tu me permettras donc d'être un peu laconique,
Et sans aller chercher des fleurs de rhétorique.
Disposez-vous, Dorise, à donner votre main
A l'ami que j'attends, peut-être dès demain.

SCÈNE IX.

DORISE, MARINE.

MARINE.

Si je pouvois vous croire assez fine, assez sage,
Pour chercher en ceci l'espoir d'un prompt veuvage
Ou votre liberté, je dirois : c'est bien fait.
Plus l'époux sera vieux, plus il est notre fait;
On ne peut trop payer un bien de cette espèce.
Mais vous dont la conduite est sans art, sans finesse,
Vous à qui d'être fille ou veuve est fort égal,
Pourquoi laisser conclure un hymen si fatal,
Tandis qu'un cavalier, jeune, galant, aimable,
Vous aime, vous adore? un hymen effroyable
Fera votre malheur et le sien à la fois.

DORISE.

Marine, que dis-tu?

MARINE.

Je dis ce que je vois.
Je sais de par le monde un homme qui soupire,
Plein d'un amour secret, qui pour vous le déchire;
Son valet à l'instant vient de m'en informer.
Ah! c'étoit là l'époux qui devoit vous charmer.
(*A part.*)
Son cœur restera-t-il toujours dans l'indolence?

DORISE.

Va, laisse-moi, Marine, il n'est plus d'espérance
Pour cet homme qui m'aime, et n'a pu s'expliquer.
Je dois tout à mon père, et ne puis lui manquer:
C'en est fait... L'as-tu vu, cet amant?

MARINE.

Pas encore.

Je ne l'ai qu'entrevu....

DORISE.

D'où sais-tu qu'il m'adore,
Qu'il est jeune, charmant? Pourquoi donc m'abuser?
A t'écouter aussi devrois-je m'amuser?

MARINE.

Eh bien! donnez les mains à ce beau mariage,
Votre amant en mourra; mais c'est un badinage
Qui tourne à votre honneur.

DORISE.

Vous m'impatientez
Par vos réflexions et par vos faussetés:
D'où peut-elle savoir qu'il mourra?...

MARINE.

Je devine.
Il mourra, c'est la règle...

DORISE.

Ah! taisez-vous, Marine.

MARINE.

Il est un sûr moyen de conserver ses jours...

DORISE.

Il en est un aussi d'abréger vos discours;
Adieu.

MARINE.

Quel changement! est-ce bien elle-même?
O ciel! quand le péril pour nous devient extrême,
Elle s'avise enfin d'avoir un peu d'humeur;
Serois-je par hasard allé jusqu'à son cœur?
J'ai peine à le penser, mais, quoi qu'il en arrive,
Osons faire pour elle une défense vive.

SCÈNE X.

LÉANDRE PÈRE, *en militaire* ; MARINE, CRISPIN.

MARINE.

COMMENT donc, déja prêt?...

LÉANDRE.

Rien n'étoit plus aisé,
Plus court; qu'en penses-tu? suis-je bien déguisé?

MARINE.

A ravir! j'ai bien vu des héros en peinture,
Mais aucun d'eux, ma foi, n'avoit votre figure;
Vous gagnerez Dorise indubitablement :
Le sexe a pour l'épée un si tendre penchant!
Un cœur auprès de qui vainement on s'épuise,
Est pour un militaire une place conquise.
Paroît-il? l'ennemi fuit d'abord, on le joint.
Il tremble, il capitule, il débat quelque point,
On le presse; et bientôt il se plaît à se rendre.
La plus mince bicoque est moins aisée à prendre.
C'est une vérité sans appel : cependant
Il pourroit arriver que de son sentiment
Le père un peu jaloux vous fût un peu contraire.
Mais, comme nous disions, l'important de l'affaire
Est d'avoir ma maîtresse, et de gagner son cœur.
Ainsi gardez-vous bien de prendre quelqu'humeur.
Supposez que le père, ami de la vieillesse,
Aille vous chicaner sur un peu de jeunesse,
Je m'en vais l'avertir qu'on demande à le voir.

LÉANDRE.

Va, je fonde sur toi mon plus solide espoir.

SCÈNE XI.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Cette fille est charmante, et je prendrai soin d'elle.
Que de vivacité, que d'esprit et de zèle !

CRISPIN.

Je l'adore, monsieur...

LÉANDRE.

Le sot. Souviens-toi bien
De ce que je t'ai dit, et ne t'oublie en rien.

CRISPIN.

Oh ! non : vous êtes vous, et cependant sans l'être

LÉANDRE.

Quel galimatias ! je suis fils de ton maître.

CRISPIN.

Et le père à la fois...

LÉANDRE.

Le traître ! le butor !
Je suis Léandre fils, te le dirai-je encor ?

CRISPIN.

Dites-le moi cent fois, il faudra que j'en rie.
Je vais bien me donner ici la comédie ;
A cinquante ans et plus, avec des cheveux gris,
Vouloir se dire jeune et passer pour son fils !
Qui diantre le croira ?...

LÉANDRE.

Tout le monde, j'espère.

CRISPIN.

Des aveugles au plus..

LÉANDRE.

Voudrois-tu bien te taire?

CRISPIN.

Mais si monsieur Orgon se rappelant vos traits...

LÉANDRE.

Cela ne se peut pas...

CRISPIN.

Mais par hasard?...

LÉANDRE.

Oh! mais...

Je suis certain que non; trente bonnes années
Sans que l'on se soit vu, détruisent les idées;
Je ne puis rappeler sa figure à mes yeux,
Veux-tu que de la mienne il se souvienne mieux?

CRISPIN.

Non; ce que je voudrois, c'est que dans cette ville
Votre fils eût, monsieur, fixé son domicile,
Qu'il vous vît...

LÉANDRE.

Oses-tu nommer ce libertin?
J'ai trouvé le secret de punir mon coquin;
Et je vais, me servant de son nom, de son âge,
Faire pour me venger ce charmant mariage.

CRISPIN.

Que vous êtes heureux d'être vindicatif!
Mais quelqu'un vient à nous, quel air rébarbatif!

LÉANDRE

C'est le père, je crois...

CRISPIN.

Allons, ferme, courage:
Oubliez, s'il se peut, tout le poids de votre âge.

Pour paroître plus jeune, extravaguez plutôt.
Quelle lenteur ! déja vous êtes en défaut.

SCÈNE XII.

ORGON, LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

ORGON.

Qui me demande ici ? Messieurs, qui vous amène ?

CRISPIN

Monsieur, nous descendons du carrosse du Maine.

ORGON.

J'en attends un ami, ne l'auriez-vous pas vu ?
Vient-il ? ne vient-il pas ? vous seroit-il connu ?
Venez-vous de sa part ?...

CRISPIN, *bas.*

Faites parler la lettre.

LÉANDRE.

Voyez ce mot d'écrit que je dois vous remettre,
Il contient le sujet qui me conduit ici.

ORGON.

(*Il lit.*)

Pourquoi donc m'écrit-il ? « Mon vieux et cher ami,
« Tu m'avois proposé ta fille pour épouse ;
« Mais d'un si grand bonheur la fortune jalouse
« De mille maux cruels m'a fait sentir le poids :
« Peut-être je t'écris pour la dernière fois.

CRISPIN.

Il ne l'entend pas mal de se dire malade ;
Croyez-le...

ORGON.

Qu'a-t-il donc ?

CRISPIN.

C'est bien une autre aubaine.
A son âge, monsieur, vous le croyez sensé:
Non. Tout à coup un jour son cerveau renversé,
Ses fibres, sa raison perdant leur harmonie,
Il fut saisi d'un mal qu'on appelle folie.

ORGON.

Comment donc?...

CRISPIN.

Oui, monsieur, il est fou, demandez.
J'avois cru quelque temps mes soupçons mal fondés,
Mais à son dernier trait...

LÉANDRE, *à part.*

Quand finiras-tu, traître?

CRISPIN.

Sur ce plaisant détail interrogez mon maître,
Il en sait là-dessus plus que moi...

ORGON.

Je le plains.
Pauvre ami!

CRISPIN.

Poursuivez, vous verrez ses desseins.

ORGON, *continuant de lire.*

« Conserve-moi l'honneur d'entrer dans ta famille,
« Mon fils l'officier peut épouser ta fille.
Je suis son serviteur; son fils n'est point mon fait,
C'est quelque libertin...

LÉANDRE.

Achevez, s'il vous plaît.

ORGON.

« Ma lettre par ce fils te doit être remise.

« Il est digne en tout point de l'aimable Dorise ;
« Économe, prudent, et d'un esprit rassis.

CRISPIN.

Ce père-là, monsieur, connoît très bien son fils.

LÉANDRE.

Les pères sont suspects en pareille matière.

ORGON.

Vous êtes donc ce fils, ce si beau caractère ?

LÉANDRE.

Vous pourrez l'éprouver.

ORGON.

Votre père est un sot.

CRISPIN.

Beau début...

ORGON.

Un refus, monsieur, est votre lot.

LÉANDRE.

Je comptois mériter de remplacer mon père.

ORGON.

Mais ma fille n'est pas un bien héréditaire ;
Je prétends lui donner un vieillard pour époux.

LÉANDRE.

Mais, monsieur, son avis là-dessus l'avez-vous ?

ORGON.

Je saurai l'obtenir ; eh ! s'il vous plaît, votre âge ?

CRISPIN.

Oh ! l'âge n'y fait rien quand on sait être sage :
Je réponds pour monsieur ; quelque jeune qu'il soit,
Son esprit est tranquille : et son cœur ne conçoit
Ni désir violent, ni transport de jeunesse ;
Il a jusqu'aux vertus de la sage vieillesse :

Par exemple, économe à passer en maint lieu,
Chez de mauvais plaisants, pour un fesse-mathieu.

LÉANDRE, *bas.*

Te tairas-tu?

CRISPIN, *bas.*

Laissez, on sait ce qu'on doit dire.
Vous croyez qu'il ira ne s'occuper qu'à rire,
Qu'à chercher des plaisirs frivoles et coûteux?
Non, c'est un sédentaire, un homme sérieux,
Un vieillard; en un mot, si vous doublez son âge,
Son père n'en sait pas là-dessus davantage:
C'est un autre lui-même.

ORGON.

Il lui ressemble assez.

CRISPIN.

Traits pour traits...

ORGON.

En effet.

CRISPIN.

Vous vous y connoissez,
Qui vous attrapera doit être passé maître:
Allons, en sa faveur, vous reviendrez peut-être
Du goût que vous avez pour les maris vieillards.

ORGON.

Point du tout, je serai là-dessus sans égards.
Que ma maison pourtant soit votre domicile
Pendant votre séjour en cette grande ville;
On n'y déteste pas partout les jeunes gens;
Mais pour gendre, monsieur, je n'en veux point céans.
Je voulois, pour ma fille, un époux de mon âge;
Et je vais lui donner quelqu'un du voisinage,

A qui je préférois votre père en ami;
Je vais conclure ailleurs, et c'est tant pis pour lui.
Vous serez de la noce...

SCÈNE XIII.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Eh bien! qu'allez-vous faire?

LÉANDRE.

Loger chez lui d'abord, voir sa fille, et lui plaire.

CRISPIN.

C'est le point délicat de cette intrigue-ci.

LÉANDRE.

Dorise pour mon fils pourra me prendre aussi;
Tu vois dans le panneau comme a donné le père.

CRISPIN.

La pauvre enfant va donc embrasser la chimère.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉANDRE FILS, *en vieillard*, FRONTIN.

FRONTIN.

L'AMOUR est un vrai fou ! peut-on bien sensément
Se déguiser, monsieur, aussi bizarrement ?
Enfin vous le voulez, et je vous laisse faire.

LÉANDRE.

Je pourrai voir Dorise, et peut-être lui plaire ;
Laisse-moi cet espoir...

FRONTIN.

Vous êtes entêté,
Mais je crains bien pour vous quelque fatalité.

SCÈNE II.

LÉANDRE FILS, MARINE, FRONTIN.

MARINE.

HEM... Frontin, avec moi tu lâches bientôt prise.
Quoi ! déja cet amour...

FRONTIN.

Quel amour ?

MARINE.

Pour Dorise.
Qu'est devenu ton maître ?

FRONTIN.

Il est devenu fou.

MARINE.

Fou?

FRONTIN.

Mais fou décidé.

MARINE.

Comment donc, et par où?

FRONTIN.

Tiens, ma chère, c'est lui qu'ici je te présente :
La mascarade est-elle assez extravagante?

MARINE.

De cet état cruel pourquoi suis-je témoin?
Frontin, de son amour je voulois prendre soin,
Et je me reprochois avec toi ma conduite.

LÉANDRE.

Que dites-vous, ô ciel! quand ma flamme réduite
A ce déguisement, inspiré par l'amour,
Quand prêt à me servir d'un bizarre détour,
Je vais montrer aux yeux de Dorise déçue
Les tendres sentiments dont mon âme est émue,
Marine à me servir auroit quelque penchant?

MARINE.

Mais il ne parle pas comme un extravagant;
Il n'est donc pas si fou?...

LÉANDRE.

Comment donc? Qu'est-ce à dire?

FRONTIN.

Il ne l'est pas si mal.

MARINE.

Je vois que tu veux rire.
Monsieur, attendez-vous à tout l'empressement
Que mes pareilles ont pour servir un amant.

LÉANDRE.

En ce cas, pour parler à l'aimable Dorise,
Ton secours me suffit, sans que je me déguise;
Je n'avois eu recours à ce hardi moyen
Que pour me procurer une heure d'entretien,
Qu'avec tant de rigueur tu m'avois refusée;
Mais puisqu'en ma faveur je te vois disposée,
Je quitte cet habit et reviens à l'instant.

MARINE.

Mais... quitter cet habit... attendez un moment...
Cette ruse est toujours très bonne pour le père,
C'est lui qu'il faut gagner... Oui... plus je considère...
A merveille... Tantôt j'ai cependant pesté
Contre tous les vieillards; mais sa crédulité,
Mon adresse surtout, nous tirera d'affaire.

LÉANDRE.

Quelle reconnoissance!

FRONTIN.

Ah! quant à son salaire,
Je vous acquitterai; qu'elle aille son chemin.

MARINE.

Je veux vous présenter comme un vieux médecin.

LÉANDRE.

Mais, Marine, j'ignore à fond la médecine.

MARINE.

Qu'importe? on dit des mots, et l'auditeur devine.
Croyez l'être vous-même, et chacun le croira.
J'en sais cent qui, pour l'être, ont au plus cet art-là.
Parmi tous les époux promis à ma maîtresse,
Nous n'en avons point eu, je crois, de cette espèce;
Nouveauté, premier piège. Un second, et le bon,
C'est que depuis un temps notre monsieur Orgon

De sa santé se fait une étude profonde,
Et pour cela cet art nous vient le mieux du monde.
Je veux faire de vous un habile homme. Enfin
Ma fable est toute prête, et nous verrons la fin.
Pour Dorise, parlez en amant de votre âge,
Et forcez la nature à percer le nuage.
Comme on ne sait encor ce qu'elle aime, parlez,
Pressez; que vos regards, vos soupirs redoublés,
Vos discours, en un mot, aillent chercher son âme,
Y porter l'embarras, et bientôt votre flamme...
Toi qu'on peut avoir vu, sors vite, allons, dehors.
Tu ne nous sers à rien.

FRONTIN.

Elle a le diable au corps.

MARINE.

J'entends le père, il faut qu'ici je le prévienne;
Cachez-vous ici près jusqu'à ce que je vienne
Vous dire le moment propice à vous montrer;
Je ne serai pas longue à le bien préparer.
Moi je conduis la barque, et vogue la galère.

SCÈNE III.

ORGON, MARINE.

ORGON.

Malgré les sentiments qui m'attachent au père,
J'ai très bien fait d'avoir remercié le fils;
J'ai parlé comme il faut, et je m'en applaudis.
Il est allé chercher au coche sa valise :
Il pourroit l'y laisser; il pense que Dorise,
Sur son compte, sera d'un autre avis que moi.
Je veux m'en divertir. Que fais-tu donc là, toi?

MARINE.

Je rêve...

ORGON.

A me jouer quelque tour.

MARINE.

Quelle injure!

Moi qui vous aime.

ORGON.

Eh bien! ma dernière aventure,
Qu'en dis-tu? Tu croyois que, suivant tes avis,
Le père me manquant, j'accepterois le fils.
Non, non, à mon projet je tiendrai, quoi qu'on dise,
Et ce beau jouvenceau n'est point fait pour Dorise.
Je m'embarrasse peu de ton opinion;
Car il est honoré de ta protection:
Les fils auprès de toi valent mieux que les pères;
Tantôt tu m'as si bien établi tes chimères
Devant ma fille même; heureusement pour moi,
Que sa docilité la retient sous ma loi:
Tu veux me la gâter...

MARINE.

Qui, moi! je le confesse,
Je penchois ce matin un peu pour la jeunesse:
Mais j'ai changé, ma foi, monsieur, du noir au blanc,
Et je lui verrois prendre un vieillard à présent,
Sans vous en dire un mot; et tenez au contraire,
Un médecin fameux, presque sexagénaire,
Cet illustre étranger que l'on vante si fort...

ORGON.

Ce médecin anglois?

MARINE.

Oui.

ORGON.

Monsieur de Clinfort;
Cet homme d'un si rare et si parfait mérite,
Que je cherche partout.

MARINE.

J'ai reçu sa visite;
De ma jeune maîtresse amoureux à l'excès,
Auprès d'elle il vouloit obtenir un accès,
Et je l'aurois servi du meilleur de mon âme,
Si je n'avois de vous craint quelque nouveau blâme.

ORGON.

Cet homme-là, Marine, est unique en son art:
Tempérament, humeurs, il voit tout d'un regard.

MARINE.

C'est un aigle en science, et cependant modeste.

ORGON.

On me l'a dit très riche, et je le crois.

MARINE.

La peste!
Il fait de l'or, mais chut, il a d'autres secrets
Plus utiles encor, plus rares, plus parfaits;
Avec certaines eaux qu'il compose lui-même,
Il vous fait vivre un homme un siècle, au-delà même:
Il en est bien la preuve; à cinquante et six ans,
On lui voit les couleurs, les yeux des jeunes gens.

ORGON.

Comment donc, et pourquoi ne pas servir sa flamme!

MARINE.

Fi donc! d'un médecin ma maîtresse être femme!
Tous ces gens-là, monsieur, à l'intérêt soumis,
Haïssent la santé jusque chez leurs amis:
Elle n'en voudroit point...

ORGON.

Que m'importe Dorise?
Je le prendrois pour moi.

MARINE.

N'est-elle pas promise
A ce sot arrivant? En vérité c'est lui
Qui de nos jeunes gens comme vous m'a guéri.

ORGON.

Il n'aura pas ma fille.

MARINE.

En ami de son père,
Vous la lui donnerez, et vous ne pouvez guère...

ORGON.

Je t'assure que non; et je délibérois
Qui de mes vieux amis tantôt je choisirois:
Car je veux au plus tôt finir ce mariage.
Ce beau fils de famille a projeté, je gage,
D'avoir avec Dorise un entretien secret,
Et de gagner son cœur, pour nuire à mon projet;
Mais j'aurai le plaisir, en terminant l'affaire,
De bien berner un fat qui ne sauroit me plaire.
D'abord sur Alcidon j'avois jeté les yeux;
Mais, je te l'avouerai, ton parti me plaît mieux,
Marine; un médecin se préfère à tout autre:
S'il ne revenoit plus?

MARINE.

Quelle erreur est la vôtre?
Il aime...

ORGON.

Eh bien?...

MARINE.

Eh bien!... Il reviendra cent fois.

ORGON.

Il faut bien que Dorise approuve notre choix;
Un médecin pareil est un trésor, Marine.
Je braverois dès-lors la vieillesse assassine.

MARINE.

Si c'étoit lui, monsieur? j'entends quelqu'un.

ORGON.

Va voir :
Dorise aime son père, et c'est là mon espoir.
Cette fille pourtant a du bon, et je l'aime.

SCÈNE IV.

ORGON, LÉANDRE FILS, MARINE.

LÉANDRE, *bas.*

SONGE à me seconder...

MARINE, *bas.*

Songez bien à vous-même.
(Haut, à Orgon.)
C'étoit lui justement....

LÉANDRE.

Excusez-moi, monsieur,
Sans vous être connu, de vous ouvrir mon cœur :
Ma démarche, sans doute, a droit de vous surprendre.

ORGON.

Le bruit de votre nom s'est assez fait entendre;
On vous connoît, monsieur, de réputation,
Pour un homme divin dans sa profession.

LÉANDRE.

Hélas! on est toujours homme par sa foiblesse :
Quel remède mon art a-t-il pour la tendresse?
Aucun : et s'opposer à mes désirs pressants,

C'est hâter à coup sûr le terme de mes ans.
Je sais que ces transports sont peu faits pour mon âge ;
Pour pouvoir les cacher j'ai tout mis en usage :
Vains efforts ! mon amour s'est accru de moitié.
Ah ! monsieur, verrez-vous ma peine sans pitié?
En faveur de l'amour secourez la vieillesse.

ORGON, *à Marine.*

Ah ! que pour lui, Marine, il m'émeut, m'intéresse !

MARINE.

Je suis tout comme vous.

ORGON.

Tout ce que l'on m'a dit
Du savoir de monsieur, et de son grand esprit,
Me le fait estimer autant que son langage.
Comment ! on dit, monsieur, que vous avez l'usage
D'une eau qui dans nos corps conserve la santé.

MARINE.

Voyez, vous ai-je dit, monsieur, la vérité :
Et le prendriez-vous pour un sexagénaire ?
La voix, les yeux, le teint, tout vous dit le contraire :
Je prendrai quelques jours de cette eau, sur ma foi.

ORGON.

Je voudrois qu'il en fît une épreuve sur moi.

MARINE.

Vous êtes immortel, si vous l'avez pour gendre.

ORGON.

Ces secrets-là, monsieur, ne peuvent se comprendre.

MARINE.

Bagatelle...

LÉANDRE.

Sans doute. Il est dans chaque corps
Un principe de vie, âme de leurs ressorts.

MARINE.

Vous l'entendez...

ORGON.

Un peu.

LÉANDRE.

Ce principe de vie,
D'une fleur, par exemple, il faut que la chimie
Aille le déterrer, l'extraire par son art :
Or, ce principe extrait, je puis en faire part
A ceux de qui la vie à mes soins est remise.

ORGON.

Oh ! je voudrois qu'il fût entendu de Dorise!

LÉANDRE.

Je dis plus : telle plante a par les lois du sort
Dix ans à vivre ; eh bien ! par un chimique effort,
Je soustrais de son sein ces dix ans-là de vie ;
Le calcul est facile : à tel qui me supplie
De lui donner dix ans, cette plante suffit ;
Tel en demande vingt, une autre les fournit :
J'ai tout cela, monsieur, par classe dans ma tête.

ORGON.

Que de vivre avec vous je me fais grande fête !
Vous connoissez encore, à ce qu'on dit, des gens
L'humeur, le caractère...

LÉANDRE.

Ah ! c'est de mes talents
Le plus simple, monsieur, et le plus inutile :
Je vois bien que chez vous règne une humeur facile ;
Que vous êtes léger, quelquefois inégal,
Crédule, plein d'honneur...

MARINE.

Hem ! vous peint-il si mal?

ORGON.

Il ne ment pas d'un mot.

LÉANDRE.

Je n'ai vu votre fille
Que deux fois tout au plus ; mais dans votre famille
Vous trouveriez à peine une si douce humeur.

ORGON.

Eh ! Marine, monsieur...

LÉANDRE.

Oh ! je la sais par cœur.

MARINE, *bas.*

Auroit-il l'impudence...

LÉANDRE.

Elle est fille très fine,
Pleine d'esprit, adroite, et quelquefois mutine ;
Fille enrageant de l'être...

MARINE.

Alte-là, s'il vous plaît.

ORGON.

Oh ! parbleu ! voilà bien à chacun son portrait :
Il m'enchante ; un mortel, sans se donner au diable,
Peut-il en tant savoir ? Vous êtes admirable.

LÉANDRE.

A quoi sert tout cela, si mon âge déplaît ?

ORGON.

Il vous sert au contraire, ainsi qu'à mon projet :
Vous ne savez donc pas que je hais la jeunesse,
Et que je ne connois de talents, de sagesse
Que chez les anciens, que chez les vieilles gens ?
Il faut pour toute chose être de notre temps.
On ne voit plus aux mœurs ni règles, ni scrupules ;

Ceux qui nous ont suivis sont pleins de ridicules,
Et ceux qui les suivront en auront encor plus.

LÉANDRE.

On ne peut pas mieux dire et penser là-dessus.

ORGON.

Enfin vous me plaisez, et je vous prends pour gendre;
Oui, vous seul à ma fille avez droit de prétendre;
Je vais vous la chercher, et reviens à l'instant;
Tâche de l'amuser, Marine, en attendant.

SCÈNE V.

LÉANDRE fils, MARINE.

MARINE.

Et d'un dans nos filets. Vous avez fait merveille;
Le principe de vie a flatté son oreille;
Moi-même j'ai pensé croire en vous écoutant,
Qu'en effet vous aviez ce secret important :
Comme vous en parliez!

LÉANDRE.

Sans pourtant me comprendre.

MARINE.

En vérité?

LÉANDRE.

D'honneur.

MARINE.

Moi, je croyois l'entendre,
Et voilà ce que font ces grands diables de mots;
Ils ne manquent jamais de convaincre les sots.

LÉANDRE.

Quoique jusqu'à présent la fortune nous rie,
J'ai honte d'employer la charlatanerie :

Nous nous jouons tous deux d'un homme simple et bon,
Du père de Dorise, un galant homme...

MARINE.

Bon!

LÉANDRE.

A quelle fausseté ma tendresse m'embarque!

MARINE.

Il est bien temps, ma foi, d'en faire la remarque :
Voulez-vous vous dédire? il m'en vient le dessein.

LÉANDRE.

Ah! je perdrois Dorise...

MARINE.

Allons donc notre train :
Il n'est plus question que de voir ma maîtresse.

LÉANDRE.

Tu veux que je dérobe à ses yeux ma jeunesse.

MARINE.

Oui... Si nous la trompons, c'est agréablement;
Tâchez d'en triompher sous ce déguisement;
La gloire en est plus grande, et sans nous compromettre,
Aux ordres paternels laissons-la se soumettre.
La mettant du secret, il faut vaincre son cœur;
Et qui nous répondra d'en chasser la froideur?
Et puis je tremblerois, l'eussiez-vous attendrie,
Qu'elle ne découvrît notre supercherie :
Elle tromper son père? Il n'y faut pas compter;
Elle iroit malgré nous peut-être tout conter :
Au lieu que vous vît-elle avec indifférence,
Vous l'obtiendrez du moins par son obéissance;
Vous vous ferez aimer quand vous serez époux.

LÉANDRE.

De l'être comme amant je serois plus jaloux.

MARINE.

Et laissez là, monsieur, votre délicatesse.

LÉANDRE.

Je l'en aimerois moins...

MARINE.

Chut, je vois ma maîtresse:
De l'amour, des transports; allons, songez à vous.

SCÈNE VI.

ORGON, DORISE, LÉANDRE FILS, MARINE.

ORGON.

Oui, ma fille, ce soir il faut prendre un époux;
L'ami que j'attendois me rendant ma parole,
Il n'y faut plus penser : mais, ce qui m'en console,
Tout se répare au mieux. Ah! si ma volonté
Conserve encor sur toi la moindre autorité,
De cet homme divin tu deviendras la femme;
Il a pour tes appas la plus ardente flamme;
Il a l'âge requis pour faire ton bonheur :
Consulte là-dessus mes désirs et ton cœur,
Je te laisse...

MARINE, *à Léandre.*

Usons bien, monsieur, du tête-à-tête.

SCÈNE VII.

DORISE, LÉANDRE FILS, MARINE.

LÉANDRE.

On vous offre, Dorise, une triste conquête,
Et je sais que formant d'inutiles désirs,
Un vieillard tel que moi doit perdre ses soupirs;
Je sens que mon projet est hardi, téméraire;
Qu'il falloit, vous aimant, savoir du moins me taire :

A quel âge l'amour connoît-il la raison !
Je n'ai pu dissiper des feux hors de saison.

DORISE.

Marine, à ce discours je ne sais que lui dire ;
Il m'embarrasse.

MARINE.

Et moi, madame, il me fait rire.

LÉANDRE.

Je vous aime, Dorise, et de la vive ardeur
Qui se fait ressentir dans le plus jeune cœur :
Oui, j'en nourris pour vous tout le feu dans mon âme ;
Ce que l'âge pourroit enlever à ma flamme
De désirs, de transports, et de vivacité,
M'est rendu par vos yeux et par votre beauté ;
Et dans ma passion, tant je la sens extrême,
Je crois qu'on n'aime point autant que je vous aime.

DORISE, *à Marine.*

Quelle douceur ! quel choix dans ses expressions !...
Sa voix même, Marine, a d'agréables sons...
Mais... regarde ses yeux...

MARINE.

Vraiment, il lorgne encore ;
Tenez, tenez, de feux sa face se colore ;
Il se ragaillardit. Bon homme, trouvez-vous
Que l'amour en effet soit un plaisir si doux ?

DORISE.

Marine...

LÉANDRE.

Ah ! c'est ce dieu qui me soutient, m'inspire ;
De ses charmants effets je sens jusqu'au délire :
Non, il n'a point de traits qu'il ne lance en ce cœur,
Dont je vous offre ici l'hommage peu flatteur ;

Et pourquoi dans le vôtre hésite-t-il encore
De porter la moitié du feu qui me dévore ?
Qu'il s'unisse avec moi dans un si doux effort ;
Vous manquez à sa gloire, il manque à votre sort.
Sans le fard de l'amour par qui tout s'apprécie,
Les grâces sont sans force, et la beauté sans vie.
Daignez donc jusqu'à vous, laissant aller ses traits,
Leur laisser embellir encore vos attraits.
Vous ne répondez point ; c'en est donc fait, Dorise ?
Je vous suis odieux, parlez avec franchise.
Reprochez-moi d'aimer malgré le poids des ans ;
Faites tomber sur moi les mépris offensants,
Je les ai mérités...

DORISE.

Mais est-on méprisable
Pour vanter son ardeur quand elle est véritable ?
Vous ne connoissez pas ma façon de penser,
Vous auriez moins sujet de vous embarrasser.
La jeunesse est, dit-on, quelquefois imprudente,
Orgueilleuse, légère, étourdie, inconstante.

MARINE, *bas.*

Le beau petit portrait qu'on lui fait à son nez.

LÉANDRE.

Quel espoir vous portez à mes sens étonnés !
Quoi ! mon âge n'a rien que le vôtre haïsse ?
Ah ! votre cœur est loin encor de l'artifice :
Vous ne me trompez pas, je puis compter sur vous.
Quoi ! je pourrois un jour devenir votre époux ?

DORISE.

Monsieur, l'obéissance est dans mon caractère :
Dès qu'en votre faveur j'ai vu pencher mon père,

Et qu'il croit que votre âge est fait pour mon bonheur,
Son goût à cet égard est celui de mon cœur.

LÉANDRE, *à part.*

Ah ciel ! je suis perdu, si je me fais connoître :
Respectons des vertus qui m'aideront peut-être.
(*Haut.*)
Dorise, ce discours a flatté mon amour,
Vous me voyez troublé par l'espoir du retour.
(*Il tombe à ses genoux.*)

DORISE.

Levez-vous, levez-vous.

MARINE.

Peste, qu'il est agile !

LÉANDRE.

Belle Dorise, hélas ! quel seroit mon asile,
Ma consolation, si vous me haïssiez ?
Je serois trop heureux d'être mort à vos pieds.
Prononcez donc de grâce, et décidez vous-même,
A quel sort doit s'attendre une tendresse extrême :
Dites un mot...

DORISE.

Je crois vous l'avoir dit, monsieur :
C'est de mon père seul qu'on obtiendra mon cœur ;
Sa moindre volonté fut toujours mon oracle.

LÉANDRE.

Vous avez vu du moins, loin de mettre un obstacle,
Qu'il a même daigné s'intéresser pour moi :
Je puis donc espérer, et perdre tout effroi.
Grands dieux ! quelle est ma joie, et combien ma tendresse
S'accroît par cet espoir !... je suis dans une ivresse...

MARINE.

Là, ne diriez-vous pas d'un de nos jeunes gens ?

LÉANDRE.

Ah ! l'amour rajeunit et mon cœur et mes sens,
Il devoit ce prodige à l'aimable Dorise.

MARINE.

Ma foi, tout ce qu'il dit augmente ma surprise.
(*Bas.*)
C'est assez...

LÉANDRE.

Je vous quitte, et c'est avec regret ;
Souvenez-vous du moins qu'attendant mon arrêt,
Vous m'avez renvoyé vous-même à votre père.

MARINE, *bas, à Léandre.*

Bien...

SCÈNE VIII.

DORISE, MARINE.

MARINE, *à part.*

Voyons sur son cœur ce que la ruse opère.
(*Haut.*)
Ma foi, c'est fort bien fait : fi donc ! les jeunes gens
Sont légers, glorieux, étourdis, imprudents.
Je n'ai pas devant lui voulu vous contredire :
Je me suis contentée au fond du cœur d'en rire.
La chose est très plaisante ; un vieillard amoureux,
Est une chose assez ridicule à mes yeux ;
Mais un vieillard aimé...

DORISE.

Qui t'a dit que je l'aime ?

MARINE.

Qui me l'a dit, à moi ? ce que j'ai vu moi-même.
« Quelle douceur ! quel choix dans ses expressions !
« Sa voix même, Marine, a d'agréables sons. »

DORISE.

Tu ne me parles plus de l'inconnu. Marine?

MARINE.

Mais je ne sais pourquoi...

DORISE.

(Bas.)
Pourquoi? Je le devine.

MARINE.

Il est si jeune...

DORISE.

Eh bien?...

MARINE.

Eh bien! n'a-t-il pas tort?
Il faut un âge mur, et j'en tombe d'accord.
Je ne suis plus pour lui; peut-être il vous oublie:
Et si vous m'en croyez, il n'aura plus l'envie
Ni même le pouvoir de revenir à vous.
On vient de vous laisser le choix de votre époux;
C'est vous venger de lui, que d'en choisir un autre.

DORISE.

Non, je n'en ferai rien...

MARINE.

Quel discours est le vôtre?

DORISE.

Je suis sûre qu'il m'aime...

MARINE.

Et mais, sûre, pourquoi?

DORISE.

C'est qu'il me l'a juré...

MARINE.

Plaît-il?... à vous?...

DORISE.

A moi...

MARINE.

Vous l'avez vu?...

DORISE.

Sans doute, il m'a peint sa tendresse
D'une vivacité, d'un transport, d'une ivresse!
Je ne connoissois pas cent choses avant lui.
Ah! Marine, mon cœur s'est ouvert aujourd'hui.

MARINE.

Je tombe de mon haut. Expliquez-vous de grâce,
Car je vois quelque chose en ceci qui me passe;
L'inconnu, dites-vous, vous a parlé d'amour?

DORISE.

Oui, Marine...

MARINE.

Comment, ce jour même?

DORISE.

Ce jour.

MARINE.

Et vous l'aimez?

DORISE.

Marine, ai-je pu m'en défendre?
Et comment soutenir un regard aussi tendre!
Un langage si doux...

MARINE.

Je ne sais où j'en suis...

(*Bas.*)

Et que va devenir l'amant que j'introduis?
Vous riez?

DORISE.

Oui, je ris d'embarrasser Marine,
Elle qui passe ici pour adroite et pour fine.

MARINE.

Et moi je ne ris point, et voudrois bien savoir
Quand ce nouvel amant a pu vous venir voir;
Car je vous avertis que ce n'est pas le même
Pour qui je vous parlois...

DORISE.

Tu te trompes, et même
Je n'ai vu cet amant si tendre qu'avec toi.
Tu pourrois en agir autrement avec moi,
Et je crois que d'abord je devois être instruite.

MARINE.

De quoi parlez-vous donc ici?...

DORISE.

De ta conduite.
Je vois bien que mon père a la plus grande part
A l'intrigue qu'ici tu conduis avec art:
Mais pouvois-tu penser que sottement déçue,
Une si forte erreur ne frappât point ma vue?
Le cœur se trompe-t-il à ce qu'il doit aimer?
Il n'a pas dit un mot qui n'ait su me charmer;
Ta gaîté, tes propos, ses regards, son langage,
Mon trouble, tout enfin détruisoit ton ouvrage.
Et le voile tombé ne m'a fait voir en lui,
Que l'inconnu pour qui tu parlois aujourd'hui.
Ose me démentir...

MARINE.

Je n'en serois pas crue:
Ah! ah! pour une Agnès, vous avez bonne vue!

Mais, dites-moi, pourquoi trouver tant de défauts
Dans tous nos jeunes gens? comment? à quel propos?
En le reconnoissant quelle étoit votre envie?

DORISE.

Celle de le punir de sa supercherie.

MARINE.

O nature! à cet âge, et dès le premier pas,
Conter à son amant ce qu'on ne pense pas;
Démêler d'un coup d'œil un pareil stratagème,
En voir tous les ressorts, et me jouer moi-même:
Vous irez loin un jour, et j'en suis caution.

DORISE.

Oh! j'ai bien dans l'esprit une autre opinion.

MARINE.

Quelle est-elle?...

DORISE.

Ce fils qu'a refusé mon père...

MARINE.

Eh bien?...

DORISE.

Plus je l'entends, plus je le considère...

MARINE.

Après?...

DORISE.

Il doit avoir un père bien âgé.

MARINE.

Dussé-je en vous manquant recevoir mon congé,
Je vous embrasserai: c'est le vieillard lui-même,
Dont mettant à profit le ridicule extrême,
J'ai trouvé le secret d'arrêter le bonheur:
Et vous, et votre père, il vous croit dans l'erreur.
Feignez de l'écouter, et de vous y méprendre,

En le laissant aller, et sans pourtant vous rendre :
Nous gagnerons le temps qu'il faut à mon dessein,
Et je verrai bientôt terminer votre hymen.

DORISE.

Que mon cœur est troublé !...

MARINE.

Trouble qu'on ne hait guère,
N'est-il pas vrai ? Je sais sur nous ce qu'il opère ;
Jouir de son ivresse est le bien le plus doux.
Gardons bien cependant ces secrets entre nous,
Et paroissez toujours docile, indifférente.
Votre père, trompé dans sa première attente,
Protège votre amant qu'il croit vieux comme lui ;
Je veux qu'il vous le fasse épouser aujourd'hui.

DORISE.

Je tremble que lui-même il ne le reconnoisse ;
Et comment a-t-il pu lui cacher sa jeunesse ?

MARINE.

Il n'y connoîtra rien, c'est un coup de mon art :
Allez, vous n'avez rien à craindre à cet égard.

DORISE.

Tu ne peux trop compter sur ma reconnoissance.

MARINE.

Je cherche le succès plus que la récompense.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

Apprenons ce qu'a fait notre jeune vieillard.

CRISPIN.

J'entends parler quelqu'un, quel est ce grand pendard?

FRONTIN.

Quel est cet animal qui tremble en ma présence?
Sachons un peu de lui... Ciel! quelle ressemblance!
Ma foi, c'est la figure ou l'ombre de Crispin.

CRISPIN.

Il me nomme : que vois-je?... Il a l'air de Frontin.
C'est lui-même...

FRONTIN.

C'est lui...

CRISPIN.

Bon jour, cher camarade.

FRONTIN.

Ah! cher Crispin, reçois cette vive embrassade.

CRISPIN.

Tu viens de me tirer d'un maudit embarras;
Mais d'où viens-tu? Quel soin conduit ici tes pas?
Ton maître est-il ici?. .

FRONTIN.

Que fait monsieur son père?

Seroit-il à Paris?... Mais qu'y viendroit-il faire?
Pour se remarier seroit-il en ces lieux?

CRISPIN.

Peut-être en ce logis vous êtes amoureux?

FRONTIN.

Libertin autrefois, il n'est pas des plus sages.

CRISPIN.

Quelqu'amour clandestin préside à vos voyages?

FRONTIN.

Il nous aime à son aise.

CRISPIN.

Et vous le craignez peu.

FRONTIN.

Ne me cache donc rien.

CRISPIN.

Fais moi donc quelque aveu.

FRONTIN.

Parle donc.

CRISPIN.

Je t'ai fait la première demande,
C'est à toi de parler.

FRONTIN.

Quoi! Crispin appréhende
Que je puisse abuser d'un secret confié?

CRISPIN.

Quelle discrétion! où donc est l'amitié?

FRONTIN.

Rien qu'un mot.

CRISPIN, *bas.*

Tenons ferme.

FRONTIN, *bas.*

Usons d'un stratagème.

Parbleu, de t'avoir vu mon plaisir est extrême,
Et je veux célébrer un si charmant bonheur
En buvant avec toi du meilleur de mon cœur.

CRISPIN, *bas.*

(*Haut.*)

Il a le vin bavard. J'accepte la partie.

FRONTIN, *bas.*

(*Haut.*)

Je l'enivre. Ici près est une hôtellerie ;
Le vin en est parfait, l'hôte est de mes amis :
Viens...

CRISPIN.

J'avois cependant affaire en ce logis.

FRONTIN.

Viens toujours.

CRISPIN.

Volontiers. Avant qu'il soit une heure
Je saurai son secret, et de plus sa demeure.

SCÈNE II.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Eh ! Crispin, où cours-tu ?

CRISPIN.

Ne me retenez pas ;
Je cours, pour vous servir, m'enivrer de ce pas.

SCÈNE III.

LEANDRE PÈRE, *seul.*

Crispin, Crispin, écoute. Ah ! l'indigne, le traître !
Lorsqu'il s'agit de boire, il n'entend plus de maître.

Que je suis mécontent de cet ivrogne-là ?
Boire pour me servir, quelle excuse est-ce là?
Mais rappelons ici mes desseins et mes vues.
Il faut que j'aie au moins deux ou trois entrevues
Avec le jeune objet que je veux m'attacher.
De son père, d'abord, il faut le détacher;
Sa suivante a déja commencé cette affaire,
J'en suis sûr, et je n'ai maintenant qu'à lui plaire :
C'est elle justement que je vois s'avancer.

SCÈNE IV.

DORISE, LÉANDRE PÈRE, MARINE.

MARINE, *bas.*

Songez qu'à l'écouter il faut vous efforcer.

DORISE, *bas.*

Ah ! qu'il est ridicule !

MARINE, *bas.*

Un peu de violence.

LÉANDRE.

Quel sort heureux vous offre à mon impatience !
J'allois voler, Dorise, à votre appartement.
Je ne pourrai souffrir le moindre éloignement;
Si cela continue... Et l'absence d'une heure...
M'a mis dans un état... il faudra que j'en meure...
Si le bon-homme Orgon persiste en son projet,
Ou si vous ne vengez l'injure qu'il me fait :
Concevez-vous, Dorise, un semblable caprice?
On me trouve pour vous trop jeune, trop novice;
Vous me ferez raison de cette insulte-là,
Et j'en appelle à vous : comment donc, on viendra
M'imputer à défaut ce qui seul peut vous plaire?

Je suis jeune, tant mieux : est-ce là son affaire?
Si je suis bien pour vous, tout est examiné,
Et vous ne voulez pas un époux suranné;
Vous êtes de bon goût, la jeunesse, j'espère,
Ne vous effraie pas autant que votre père.

DORISE.

Monsieur, j'ai pour mon père un respect sans égal;
Il fuit les jeunes gens, il en parle si mal,
Que je crains quelquefois qu'il ne leur fît justice;
Je ne saurois taxer mon père de caprice :
Cependant à mes yeux (s'il peut m'être permis
De dire là-dessus librement mon avis)
La jeunesse jamais ne parut effrayante.

MARINE.

Effrayante! au contraire, elle ravit, enchante.
Voyez cet air facile, avantageux, léger,
Qu'on ne voit par malheur qu'avec trop de danger :
Vivent les jeunes gens! tout est feu, tout est grâce;
Ils ont quelques défauts : ma foi, je les leur passe.
Vous m'avez l'air d'avoir celui de trop aimer.

LÉANDRE.

J'y suis incorrigible : a-t-on su me charmer,
Je ne suis plus à moi, c'est une inquiétude,
Un trouble, une langueur : c'est un état fort rude.

MARINE.

Pauvre enfant!

LÉANDRE.

Croyez-vous que vous m'aimiez un peu?
Ma tendresse de vous exige cet aveu.

MARINE.

Qu'allez-vous demander? Une fille bien née
Ne peut permettre au plus que d'être devinée;

Je ne sais pas au Mans ce qu'on fait sur ce point,
Mais les mots à Paris ne se permettent point.
Ah! peste, on est exact ici sur la morale:
Vous pouvez deviner, la chose est presqu'égale :
Quel coup de sympathie entre vos jeunes cœurs!
Tout vous unit, esprit, sens, jugement, humeurs;
Elle est faite pour vous autant que vous pour elle.

DORISE.

Marine, pour monsieur vous montrez bien du zèle.

LÉANDRE.

C'est pour votre intérêt qu'elle vous parle ainsi.

MARINE.

J'aime monsieur, sans doute, et je parle pour lui;
C'est que je vois qu'il a tout ce qu'il faut pour plaire.

LÉANDRE.

Ah! Marine...

MARINE.

Mais oui, je ne saurois m'en taire.

LÉANDRE.

Trop heureux si Dorise écoutant tes avis...

DORISE.

M'en a-t-elle donné que je n'aye suivis?
Elle sait me forcer à ce qu'elle désire.

LÉANDRE.

Eh! le voilà ce mot si difficile à dire;
Vous m'aimez, et je puis prétendre à votre main.

DORISE.

J'entends quelqu'un, Marine...

LÉANDRE.

Eh non! Est-ce à demain?
Tenterons-nous d'abord de ramener le père?

DORISE.

Que votre amour, monsieur, quelques jours se modère;
Ne précipitons rien, Marine vous verra,
Et de ce qu'il faut faire avec vous conviendra.

MARINE.

Oui, monsieur, vous voyez si je vous suis contraire;
Mais si l'on découvroit un peu trop tôt l'affaire...
Je sais bien un moyen de parer ce soupçon.

LÉANDRE.

Quel est-il?

MARINE.

De rester très peu dans la maison.

LÉANDRE.

J'y consens... Vous sortez?

DORISE.

Excusez-moi, de grâce;
Je crains d'être surprise, et je quitte la place.
Marine, suivez-moi...

MARINE.

Je ne puis qu'obéir,
Mais croyez que partout je songe à vous servir.
(*Bas.*)
Le sot homme!

SCÈNE V.

LEANDRE PÈRE, *seul.*

Fort bien! Ce qu'on vient de me dire
Semble me garantir le bonheur où j'aspire.
La petite friponne a pris du goût pour moi,
Aussi j'ai fait merveille; et maintenant je voi

Comment nos étourdis ont si bien l'art de plaire :
Il ne faut qu'être fat, et j'en fais mon affaire ;
Mon premier coup d'essai n'est pas trop malheureux.

SCÈNE VI.

LÉANDRE PÈRE, LÉANDRE FILS.

LÉANDRE FILS.

Me serois-je flatté !.... Mais que vois-je en ces lieux !
Et ne pourrai-je encor parler seul à Dorise?
Ah ! quel objet !.... O ciel ! Eh ! quelle est ma surprise !

LÉANDRE PÈRE.

Que vois-je !....

LÉANDRE FILS.

Quoi ! c'est vous, mon père ?

LÉANDRE PÈRE.

C'est mon fils.
Ah ! coquin, qui t'oblige à prendre ces habits?
Parle, dans ce logis quelle raison t'amène?
Fils indigne de moi....

LÉANDRE FILS.

Je n'ai pas moins de peine
A deviner l'objet de ce déguisement.
Quoi ! mon père à Paris? Et pourquoi?... Depuis quand?

LÉANDRE PÈRE.

De ce déguisement la raison est secrète.
J'y suis *incognito*.

LÉANDRE FILS.

Mon esprit s'inquiète
Du silence qu'ici vous gardez avec moi.
Je vous trouve fort bien, mais je sens quelque effroi
De vous voir travesti sans en savoir la cause.
Mon père, vous est-il arrivé quelque chose?

LÉANDRE PÈRE.

En tout cas l'on n'a pas besoin de votre appui ;
C'est par goût que je suis de la sorte aujourd'hui.

LÉANDRE FILS.

Je ne vous savois pas tant de goût pour les armes.
Depuis quand ce métier pour vous a-t-il des charmes ?
Avez-vous fait campagne ?

LÉANDRE PÈRE.

Oui.

LÉANDRE FILS.

Ceci me surprend ;
Vous voulez me tromper, mon père, assurément :
Il s'agit d'amourette ou de coquetterie,
Vous donnâtes toujours dans la galanterie.
Ma foi, je ne sais point qui vous voulez charmer,
Mais vous avez tout l'air de vous bien faire aimer :
Vous êtes à ravir....

LÉANDRE PÈRE.

Mais es-tu bien sincère ?
Là, me trouves-tu bien ?....

LÉANDRE FILS.

En vérité, mon père,
Si vous me permettez cette comparaison,
Je ne suis pas si bien, et l'on auroit raison
De vous croire mon fils en nous voyant ensemble.
Mais que dites-vous donc du sort qui nous rassemble
Dans la même maison, et si bizarrement ?
Permettez que j'en rie avec vous un moment.
Oh çà, faites-moi donc part de votre aventure ;
Je suis à vous servir disposé, je vous jure :
Avez-vous à tromper quelqu'Argus vigilant,
Quelqu'oncle, quelque père ou quelqu'autre parent ?

Frontin fait quelquefois là-dessus des miracles,
Et nous viendrons à bout de lever les obstacles.

LÉANDRE PÈRE.

Tu ne saurois m'aider à tromper qui je veux.

LÉANDRE FILS.

Eh! mais tout est possible, on peut vous rendre heureux.
N'épargnez sur ce point ni mes soins ni mon zèle :
Mais dites-moi d'abord, mon père, quelle est-elle?
Loge-t-elle ici près?....

LÉANDRE PÈRE, *à part.*

Ah! qu'il me rend confus!

(Haut.)

Je ne puis m'expliquer à présent là-dessus.
Mais revenons à toi.

LÉANDRE FILS.

Voudriez-vous, mon père,
Prêter à votre fils un secours salutaire?
La plus vive tendresse a fait ce changement :
Oui, l'amour est l'auteur de mon déguisement;
J'aime dans ce logis une fille adorable,
Dont on veut que l'époux soit d'âge respectable.

LÉANDRE PÈRE.

Quoi! la fille d'Orgon?....

LÉANDRE FILS.

Oui. La connoissez-vous?
J'oserois pis encor pour être son époux.

LÉANDRE PÈRE, *bas.*

Justement; le pendard en veut à ma maîtresse.

LÉANDRE FILS.

J'ai voulu pour la voir lui cacher ma jeunesse.
Et tout jusqu'à présent a secondé mes vœux,
Et le père et la fille ont approuvé mes feux.

Qu'un jeune concurrent à tous deux se propose,
Tel seroit mon bonheur que ma métamorphose,
En fascinant leurs yeux, me feroit préférer.
Être vieux est ici le moyen d'espérer.

LÉANDRE PÈRE.

Quoi! la fille?...

LÉANDRE FILS.

A son père elle se sacrifie;
Elle consent à tout : heureux que ma folie,
En les trompant tous deux, leur sauve un repentir!

LÉANDRE PÈRE.

Pour la fille, je crois qu'elle te doit haïr.

LÉANDRE FILS.

Non, mon père, au contraire, et dès ce soir peut être,
Si vous y consentez, sans me faire connoître,
En lui donnant la main, votre fils est heureux.
Par le plus doux espoir elle a comblé mes vœux;
Et d'ailleurs j'ai près d'elle une amie excellente,
Qui me sert à merveille...

LÉANDRE PÈRE.

Eh qui donc?

LÉANDRE FILS.

Sa suivante.
Entre nous, pour conduire un amoureux roman,
C'est un esprit du diable; elle vous fait un plan,
Vous conduit une intrigue avec toute l'aisance...
C'est la perle, en un mot, des soubrettes de France;
Si vous la connoissiez...

LÉANDRE PÈRE, *bas.*

Que trop pour mon malheur.

(*Haut.*)

Scélérate! Je puis mieux faire ton bonheur;

C'est Orgon que je cherche ici, c'est mon intime;
Liés depuis long-temps par l'amitié, l'estime,
Je n'ai qu'à dire un mot : mais il faut pour cela
Quitter dès à présent ce déguisement-là.
Orgon en ma faveur t'acceptera pour gendre,
Je t'en suis caution...

LÉANDRE FILS.

O père le plus tendre !
Cependant si fâché de ma témérité,
Surtout par ma jeunesse encor plus rebuté,
Il s'alloit refuser, mon père, à votre instance?

LÉANDRE PÈRE.

Je le ferai rougir de son extravagance;
C'est un bon homme, et j'ai quelque crédit sur lui :
Je vais l'entretenir, et compte qu'aujourd'hui,
Lui parlant comme il faut, il m'accorde sa fille.
J'en veux avec plaisir augmenter ma famille.
C'est assez, va changer de parure au plus tôt;
Moi, près de mon ami je ferai ce qu'il faut.

LÉANDRE FILS.

Laissez-le moi tromper...

LÉANDRE PÈRE.

Je vous demande excuse;
Je ne souffrirai point qu'à mes yeux on abuse
De la crédulité d'un de mes bons amis,
Et je suis contre toi, si tu ne m'obéis.

LÉANDRE FILS.

(Bas.)

Etourdi que je suis! O rencontre maudite!
Mon sort est en vos mains, mon père...

LÉANDRE PÈRE.

Va donc vite,
Je t'attends en ces lieux.

LÉANDRE FILS.

Un moment me suffit;
Vous me promettez tout?

LÉANDRE PÈRE.

Oui, tout ce que j'ai dit.

SCÈNE VII.

LÉANDRE PÈRE, *seul.*

Ah! je vais te servir de la belle manière :
Il gagnoit en vieillard et la fille et le père;
S'il ne faut qu'être vieux, je vais paroître ici
Plus amoureux cent fois, et bien plus vieux que lui.
Marine m'a joué le tour le plus infâme...
Dorise, sans cela, seroit déja ma femme;
Mais je m'en vengerai. Tout peut se réparer,
Et sous mes vrais habits je n'ai qu'à me montrer.
Je vais tirer Orgon de cette erreur cruelle
Où j'allois le plonger, et j'épouse la belle..
Mon fils enragera, grondera, pestera;
Tant mieux, par ce revers il se corrigera :
Il faut savoir punir à propos la jeunesse.
J'avois pu te quitter, trop aimable vieillesse?
Hélas! je te devrai ma joie et mon bonheur.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE PÈRE, MARINE.

MARINE.

Notre amant ne vient point...

LÉANDRE.

Il viendra : serviteur.

MARINE.

Je m'occupois de vous. Eh bien! dans ma maîtresse
Avez-vous remarqué pour vous quelque tendresse?
Vous ai-je bien servi?

LÉANDRE, *bas.*

(*Haut.*)

L'impudente! Fort bien.

MARINE.

Je vous ai ménagé ce moment d'entretien...
Vous l'avez enchantée, et son âme ravie...

LÉANDRE, *brusquement.*

Adieu. Je sais combien Marine est mon amie.

SCÈNE IX.

MARINE, *seule.*

Le jeune homme ou Frontin se seroient-ils trahis?
Quoi! tandis que pour eux j'aurois tout entrepris,
Ils auroient pu?... Mais non, cela n'est pas possible.
Aisément du soupçon un vieux est susceptible;
Il m'éprouvoit... Allons, ne nous démontons pas,
Et mettons tout à fin pour sortir d'embarras.
Ah! qu'il tarde à venir! mais bon! voici le père;
Portons le dernier coup...

SCÈNE X.

ORGON, MARINE.

ORGON.

Que faut-il que j'espère?
Ma fille va descendre, et s'expliquer enfin.
Qu'as-tu vu? De ceci quelle sera la fin?

MARINE.

Et voit-on quelque chose avec une innocente
Qui n'a ni froid ni chaud, toujours indifférente;
Qui ne sait rien encor de triste ni d'heureux;
A qui tout est égal, blanc ou noir, jeune ou vieux,
Sot ou non, rien n'y fait : « J'obéis à mon père,
« Qu'il choisisse celui qu'il veut que je préfère. »
Voilà tous ses discours; à votre place aussi
Je n'en croirois que moi pour choisir son mari.
Le médecin vous plaît, je dirois qu'on le prenne,
Et tout à l'heure encor...

ORGON.

Ne te mets point en peine,
Puisqu'elle est si long-temps à se déterminer,
Dès ce soir pour l'hymen je vais tout ordonner.

MARINE.

C'est fort bien fait, monsieur.

ORGON.

Voici notre indolente.

SCÈNE XI.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

COMMENT donc! est-ce ainsi qu'on est obéissante?
Vous n'avez pas encore agréé pour époux
Ce médecin fameux?

DORISE.

Ce choix dépend de vous.

ORGON.

Je vous croyois du goût, du bon sens, de la tête,
Et je n'aperçois pas qu'est-ce qui vous arrête:

Ne pas aimer déja cet homme merveilleux !
Notre Manceau peut-être aura frappé vos yeux ?

DORISE.

Frappé mes yeux ? Oh non !...

ORGON.

En ce cas prenez l'autre,
J'aurai mon médecin.

DORISE.

Mon choix sera le vôtre.

ORGON.

Oui, par soumission, bien plutôt que par goût :
Cependant c'est un homme à préférer à tout,
Que tu devrois chérir ; mais en es-tu capable ?

MARINE.

Cela viendra peut-être...

ORGON.

Un chimiste admirable
Qui fait vivre cent ans, qui t'aime à la fureur.
Tu ne mérites pas un semblable bonheur.
Il est charmant, divin ; Marine, que t'en semble ?

MARINE.

Je ne demande au ciel qu'un vieux qui lui ressemble.

ORGON.

Tu vois, Marine même a du penchant pour lui.

MARINE.

Je gage que bientôt vous en aurez aussi :
Il a l'air engageant, les manières aimables ;
Sa façon de parler est des plus agréables.

ORGON.

Ma foi, je sens pour lui la plus vive amitié :
Son rival au contraire excitoit ma pitié.

SCÈNE XII.

ORGON, LÉANDRE PÈRE, *en vieillard*, DORISE. MARINE.

ORGON.

Mais, voici ton vieillard; approchez-vous, mon gendre,
Votre main, et la tienne; et pourquoi t'en défendre?
Ah, ah! je me trompois! je suis votre valet:
Beau blondin travesti, vous n'êtes pas mon fait.
Monsieur l'officier, gagnez votre demeure;
Votre père, peut-être, est à sa dernière heure:
Croyez-m'en, pour le voir, retournez sur vos pas.

MARINE, *bas*.

Que veut dire ceci? quel nouvel embarras?

LÉANDRE.

Sortez de votre erreur, c'est votre ami lui-même
Qui vous embrasse ici.

ORGON.

Ma surprise est extrême!

LÉANDRE.

Ouvrez les yeux enfin.

ORGON.

Qui, vous, mon vieil ami?

LÉANDRE.

Moi-même...

MARINE.

Est-il possible!

LÉANDRE.

Et toi perfide aussi,
Peux-tu t'en étonner? toi de qui la malice
M'a fait avoir recours à ce sot artifice?

MARINE.

Il ne sait ce qu'il dit, je ne le connois pas
(*Bas.*)
Ah ciel! par quel moyen nous tirer de ce pas?

LÉANDRE.

Ai-je imaginé seul cette lourde bévue?...
N'est-ce pas ton conseil?

ORGON.

Et la lettre reçue...
La folie, et ces maux dont me parloit Crispin?

LÉANDRE.

Chimères, et je suis dans l'état le plus sain;
Cette fourbe m'a fait hasarder l'entreprise
De passer pour mon fils, et de plaire à Dorise.
J'ai cru qu'en m'annonçant pour un autre que moi,
Je pourrois lui donner peut-être moins d'effroi;
Et je ne pensois pas, que si douce et si sage,
Elle pût épouser un homme de mon âge:
A votre égard, j'ai cru qu'un écrit de ma main,
Sous le nom de mon fils, appuieroit mon dessein.

ORGON.

Morbleu! peut-on encor radoter à cet âge?
Pour trouver à ma fille un époux qui fût sage,
Contre tout jeune amant je voulois me liguer:
Mais je vois qu'à tout âge on peut extravaguer,
Et que pour assurer le bonheur de Dorise
Je devrois regretter la peine que j'ai prise,
Si je n'avois trouvé ce vieillard si prudent,
Si digne, à tous égards, du bonheur qui l'attend.
Oui, notre bel ami, ma fille est pour un autre;
Je vous le dis tout franc...

LÉANDRE.

Quel dessein est le vôtre,
Quand vous m'avez promis?...

ORGON.

Je vous croyois prudent,
Mais de ma sotte erreur je reviens à présent;
J'aimerois mieux, vous dis-je, en changeant de pensée,
Voir à quelque étourdi ma fille fiancée,
Que de vous la laisser épouser aujourd'hui
Après vous avoir vu vous jouer d'un ami:
Mais j'ai quelqu'un à qui donner la préférence;
C'est un vieillard qui joint à sa vaste science,
Un esprit éclairé par la seule raison.

LÉANDRE.

Vous n'avez pas de lui mauvaise opinion.

ORGON.

Oui, ce vieillard devroit être votre modèle.
Estimé de Dorise, il est seul digne d'elle.

LÉANDRE.

Vous reviendrez bientôt de cet entêtement.
Le galant suranné que vous nous vantez tant...

ORGON.

Eh bien?

LÉANDRE.

Vous déplaira, c'est une chose sûre:
Je gage qu'avec lui vous ne pourrez conclure.

ORGON.

Mais c'est gager fort mal, je vous dis qu'il me plaît.

LÉANDRE.

Gageons que non...

ORGON.

Gageons...

LÉANDRE.

Je suis mieux votre fait.

ORGON.

C'est un grand médecin...

LÉANDRE.

La qualité m'étonne ;
Je vous jure qu'il n'a jamais tué personne.

ORGON.

Je le sais bien ; il a des secrets merveilleux.

LÉANDRE.

Celui de vous tromper lui réussit au mieux.

MARINE, *bas.*

Ah ! nous sommes perdus !...

LÉANDRE.

Il doit bientôt se rendre ;
Justement le voici...

SCÈNE XIII.

LÉANDRE FILS, *en jeune homme ;* LES MÊMES.

ORGON.

Je n'y puis rien comprendre.

DORISE.

Marine, il va se perdre.

MARINE.

Ah ! quel extravagant !

LÉANDRE FILS.

Ah ! monsieur, pardonnez les ruses d'un amant ;
Vous vouliez ce matin protéger ma vieillesse,
Vous serois-je odieux par ma seule jeunesse ?
J'aimois depuis long-temps votre fille en secret...

DORISE.

Que je souffre, Marine!...

MARINE.

Oh! le sot indiscret!

ORGON.

Marine me jouoit, avec vous, à ce compte,
Et tous vos grands talents, monsieur...

LÉANDRE PÈRE.

Étoient un conte.

MARINE.

Ma foi, je ne sais plus quel tour ceci prendra:
Destin, fortune, amour, nous sauve qui pourra.

LÉANDRE FILS.

Puis-je me repentir de ce qu'on m'a vu faire?
Il falloit voir Dorise et ne pas vous déplaire;
J'ai consulté l'amour; l'amour est imprudent...
Mon père.. unissez-vous à moi dans ce moment...

MARINE.

Son père?

ORGON.

Que dit-il?... Quoi!... vous seriez son père?

LÉANDRE PÈRE.

Oui: quel est maintenant celui que l'on préfère?

ORGON.

Tant de bizarrerie a de quoi m'étonner.
Ma fille, c'est à toi de bien examiner,
Qui, du père ou du fils, mérite mieux sa grâce;
Je te remets mes droits; fais ton choix, et j'y passe.

LÉANDRE FILS.

Mon père est mon rival, c'est à moi de céder.

MARINE.

Non, il faut la laisser entre vous décider.

LÉANDRE FILS.

Je tremble...

LÉANDRE PÈRE.

Songez bien que de mon artifice
L'amour seul est auteur...

MARINE.

On vous rendra justice.

DORISE.

Puisque l'on me permet de juger entre vous,
Un mot va déclarer quel sera mon époux;
Vous avez tous les deux marqué peu de sagesse,
Mais on doit quelquefois excuser la jeunesse.

MARINE.

Bien jugé.

LÉANDRE FILS.

Quelle joie!

ORGON.

Allons, mon vieil ami,
Sur ce petit malheur prenez votre parti;
Vous l'avez mérité.

LÉANDRE PÈRE.

J'y consens. D'ordinaire
Un fils semble être né pour désoler son père.

MARINE.

Vite à votre contrat, et terminons ce soir;
Plus de délais.

LÉANDRE FILS.

L'amour a comblé mon espoir.

(*Ils sortent.*)

MARINE.

A quelque prix, ma foi, qu'on mette la finesse,
Le hasard et l'amour font plus que notre adresse.

FIN DE LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LA MÉTROMANIE, OU LE POËTE, comédie en cinq actes, par Piron. . . . . Pag. 1
Notice sur Gresset. 132
LE MÉCHANT, comédie en cinq actes, par Gresset. 135
Notice sur Bret. 268
LA DOUBLE EXTRAVAGANCE, comédie en trois actes, par Bret. 271

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.


a39003 002162054b

